

SOUVENIRS DE ROME.

LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE.

La Rome du moyen âge, sortie des ruines de l'ancienne, disparut presque entièrement au commencement du cinquième siècle; ce fut Sixte-Quint (1585) qui l'établit telle qu'on la voit aujourd'hui. Les murs qui l'entourent ont quinze à seize milles de circonférence; ils sont construits en briques, et les trois cents tours qui les surmontent leur donnent l'aspect le plus pittoresque. L'extérieur de ces murs présente cinquante pieds de hauteur, tandis qu'à l'intérieur l'élévation du sol ne leur en laisse que trente; ils y sont soutenus par de nombreux arcs-boutants.

Plusieurs temples païens furent changés en églises chrétiennes, lors de la conversion de Constantin; le plus grand nombre toutefois fut détruit. Plus tard, les armées d'Alaric, de Genséric, de Ricimer, de Vitigès et de Totila (de 410 à 546) portèrent des coups mortels à la plupart des édifices romains; le moyen âge leur amena de nouvelles dévastations, et il est surprenant que nous en possédions encore de si magnifiques vestiges.

L'une des plus saisissantes impressions du voyageur est celle qu'il éprouve lorsque s'avancant pour la première fois vers Rome, il découvre au loin, sous un ciel pur et bleu, le dôme de sa magnifique basilique. Cette merveilleuse coupole, que le génie suspendit dans les airs, semble y planer comme un indestructible trophée des gloires de la ville éternelle, et dominer tout l'univers!...

L'histoire de Saint-Pierre, remonte au temps de saint Anacleto, disciple de saint Pierre, et qui, au milieu du cirque de Néron, éleva un oratoire sur le tombeau des saints apôtres.

Constantin le Grand remplaça, en 306, l'oratoire par un temple composé de cinq nefs et de soixante-treize colonnes. Après onze siècles d'existence, cet édifice menaçait ruine lorsque Nicolas V en 1450, plus

tard Paul II, et enfin Jules II en 1503, entreprirent de le reconstruire. La gloire de cette gigantesque conception devait appartenir à ce pontife: ce fut lui qui adopta les dessins du célèbre Bramante Lazzari, à qui l'on doit la première pensée de la coupole.

Après la mort de Jules II et de Bramante, Léon X choisit pour architecte Julien de Sangallo et le père dominicain Joconde, auxquels il associa le grand Raphaël. Michel-Ange, Vignole, Madame, dirigèrent successivement cette œuvre colossale. Plus tard, le Bernin y ajouta la belle colonnade qui règne autour de la place. Enfin, Pie VI fit construire la sacristie, établit deux horloges sur la façade et termina ce temple, le plus vaste du monde. Les frais se sont montés à 47 millions d'écus, non compris les dorures, les autels, les mosaïques et les monuments.

Suprême et gigantesque effort de l'esprit religieux de cette époque, Saint-Pierre restera pour dire aux siècles à venir ce que peuvent le génie et la volonté!...

La basilique a la forme d'une croix latine et se compose de trois nefs; celle du milieu est séparée des deux autres par huit énormes piliers soutenant quatre arches qui conduisent à autant de chapelles. Entre ces piliers cannelés et d'ordre corinthien, se trouve un double rang de niches dans lesquelles sont placées de gigantesques statues. La voûte est ornée de caissons avec des rosaces en stuc doré; le pavé est composé de marbres magnifiques, et les deux bénitiers de marbre blanc placés en face l'un de l'autre, sur les premiers piliers, sont soutenus par quatre anges de grandeur colossale. Au premier coup d'œil, ces anges, qui ont six pieds chacun, ne paraissent pas plus grands que des enfants: ce n'est qu'en approchant que l'on découvre leurs énormes proportions.

Saint-Pierre dépasse de beaucoup la gran-

deur de la cathédrale de Milan et de Saint-Paul de Londres, qui sont, après lui, les plus vastes temples de l'Europe. La hauteur de la coupole est de quatre cent trente pieds. Sous cette voûte majestueuse s'élève le baldaquin qu'Urbain VIII fit construire, en 1663, par le Bernin. Il est en bronze massif et supporté par quatre colonnes torses d'ordre composite, qu'enrichissent de magnifiques ornements dorés. Des angles de la corniche qui les surmonte, s'élancent légèrement quatre hautes arêtes couronnées à leur jonction par un immense globe d'émail que domine la croix. C'est entre les quatre colonnes du baldaquin qu'est placé le grand autel de la basilique : pendant les derniers jours de la semaine sainte, on y expose les reliques de la vraie croix ; le pape seul y officie. Suivant l'antique usage, cet autel regarde vers l'Orient ; de sorte qu'en entrant dans l'église, on n'en voit que le revers. Au bas et du côté occidental, se trouve la *Confession* de Saint-Pierre, caveau souterrain où l'on descend par un double escalier de marbre blanc. Cent douze lampes, soutenues par des cornes d'abondance en bronze doré, et disposées symétriquement autour de la balustrade, y brûlent nuit et jour... Lorsque l'on pénètre sous la voûte de Saint-Pierre, on s'arrête tout d'abord comme écrasé par tant de grandeur et de magnificence. Mais bientôt le foyer ardent du baldaquin attire les regards, et ces lumières brillant à la clarté du jour produisent un indicible effet!...

Le corps de saint Pierre repose au fond de cette chapelle souterraine, dans une niche oblongue, à laquelle appartient plus particulièrement le nom de *Confession*. Pie VI est agenouillé devant cette tombe ; il prescrivit lui-même pendant sa captivité l'attitude et la position de la statue, dont Canova a fait l'un de ses premiers titres à l'immortalité. Tout autour de la frise de la coupole, est tracée en lettres colossales de mosaïque l'inscription suivante :

Tu es Petrus, et super hanc Petram, ædificabo Ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cælorum.

Les quatre piliers principaux contiennent

deux niches, dans la plus basse desquelles se trouve une statue ; entre ces niches circulent d'élégantes galeries où les étrangers sont admis pendant les grandes cérémonies : l'une d'elles, seule, est consacrée aux reliques. Les chapelles de Saint-Pierre sont de véritables églises par leur grandeur et leur richesse : toutes sont surmontées d'une coupole et ornées de mosaïques précieuses. Le chapitre se réunit chaque jour pour l'office dans celle que l'on appelle du Chœur ; elle est fermée par une grille de fer bronzé, d'un fort beau travail, et renferme le fameux orgue de Masea. Les stalles du chapitre s'élèvent sur trois rangs et sont embellies de bas-reliefs en chêne, représentant des figures et des feuillages.

Dans les nefs latérales et tout autour de l'église, se suivent de nombreux monuments dus presque tous aux plus célèbres sculpteurs de l'Italie. Au-dessus des autels, sont placées des copies, en mosaïque, des chefs-d'œuvre des grands maîtres, la *Transfiguration* de Raphaël, la *Communion* de saint Jérôme du Dominiquin....

Les pontifes romains n'ont pas seuls l'honneur de reposer sous les murs de leur basilique : elle a aussi offert un asile à l'exil et au malheur. Les cendres de Jacques III, prétendant d'Angleterre, celles de Marie-Clémentine Sobieski-Stuart, sa femme, et de leurs enfants, y sont enfermées dans un monument d'une simplicité élégante, que leur éleva Canova. Plus loin, se trouvent le tombeau de Christine, reine de Suède, morte à Rome en 1687, et celui de la comtesse Mathilde.

Le sentiment religieux grandit toutes les œuvres auxquelles il préside : Saint-Pierre de Rome, avec ses vastes proportions et ses lignes immenses, est un élan de l'homme vers l'éternelle immensité!... Si vous y pénétrez par un de ces jours mémorables où l'Église regrette les enfants qu'elle a perdus et demande à Dieu, avec larmes et gémissements, le salut de leurs âmes, vous êtes aussitôt dominé par une triste et solennelle impression : la douleur plane dans le temple et vous initie mystérieusement à toutes ses angoisses et à ses déchirements. Au contraire, de douces et suaves

émotions vous reposent et vous réjouissent, si la grande famille chrétienne célèbre quelqu'un de ses heureux et magnifiques souvenirs!...

C'est aux fêtes de Pâques surtout, que ces sentiments intimes naissent sous les voûtes de Saint-Pierre et vous envahissent comme s'ils se détachaient de chaque pierre du monument.

Lorsqu'après les trois derniers jours de la grande semaine, le joyeux Alleluia de Pâques succède aux lamentations et aux chants graves des ténèbres, on croirait qu'un soleil nouveau vient éclairer le monde... que le règne de la tribulation et de la mort est passé... qu'il n'y a plus de place ici-bas que pour l'espérance et le bonheur!...

Dès le matin la foule se presse sous les parvis de la basilique : les nombreux étrangers attirés à Rome par les cérémonies qui s'y accomplissent alors, se groupent surtout autour du baldaquin, près des estrades élevées provisoirement pour les femmes. L'usage exige d'elles pour les fêtes de Saint-Pierre un uniforme d'imposante sévérité : c'est une robe noire et une longue mantille de tulle qui les enveloppe entièrement.

Pendant que les cloches jettent encore au loin leurs joyeuses volées, et que le lourd bourdon tonnait au milieu des airs va réveiller dans leurs tombes l'ombre des Césars pour les convier au triomphe du Christ, le pape sortant du Vatican fait son entrée dans l'église, porté sur un pavois de velours rouge et d'or. Autour de ce trône ambulant s'élèvent d'immenses éventails de plumes de paon, qui balancent et s'inclinent : le pontife est revêtu de tous les insignes de sa grandeur. La tiare dont il est couronné répand de tous côtés l'éclat des plus précieuses pierreries. Au-dessus de la magnifique chape de brocart blanc dont il est enveloppé, brille sur sa poitrine une large croix d'or. Pendant qu'il traverse lentement la grande nef de Saint-Pierre, tout le sacré collège, dont les membres ont revêtu aussi la mitre et la chape blanche brodée d'or, répète en chœur l'hymne solennelle « *Tu es Petrus !...* »

Arrivée à l'extrémité de l'église, en face du baldaquin, la procession s'arrête; le

pape gravit les degrés qui le conduisent à un nouveau trône élevé sous la chaise du premier apôtre, nommée chaire de saint Pierre, que l'on conserve dans une magnifique chasse de bronze : puis, s'agenouillant vers l'orient, il fait une adoration profonde pendant laquelle on entonne le *Kyrie*.

Il s'avance ensuite à l'autel, où il chante lui-même l'Évangile et la Préface, et il élève l'hostie consacrée. Au même instant éclatent en salves sonores les trompettes et les tambours. Ces sons guerriers qui résonnent longtemps sous les voûtes; la fumée de l'encens s'élevant vers le ciel; le soleil qui répand à travers les vitraux de l'église un jour splendide et radieux : tous ces parfums de fête, de grandeur et de magnificence, produisent un enthousiasme sous l'impression duquel on se croit transporté au milieu de scènes qui appartiennent à un monde inconnu!...

Au moment de la communion, le pape retourne vers son trône : dès qu'il y est arrivé, un diacre, descendant de l'autel, franchit, à travers une double rangée de soldats, la distance qui le sépare du pontife, auquel il présente sur un plateau d'or, l'hostie consacrée. Tous deux tombent à genoux en face l'un de l'autre : le pape reçoit la communion sous l'espèce du pain, et le diacre retourne à l'autel. Un second prêtre chargé du précieux calice, descend à son tour, traverse comme le premier, le long bras de la croix latine, arrive entouré de soldats aux pieds du premier ministre de l'Église, qui s'incline avec lui et reçoit la communion sous l'espèce du vin.

A peine la messe est-elle achevée, que tout le peuple qui remplit la basilique se répand sur l'immense place de Saint-Pierre qu'entourent deux portiques demi-circulaires, supportés par quatre rangs de hautes et élégantes colonnes.

Tout à coup l'airain résonne et jette sur cette foule compacte le premier coup de midi. Alors, comme par un pouvoir magnétique, toutes les voix se taisent et les têtes s'inclinent... Un silence majestueux succède au tumulte; puis, les trompettes retentissent dans les airs, les canons du fort Saint-Ange tonnent et répètent leurs

bruyantes décharges pendant que le pontife, sur le balcon central de la façade, se tourne lentement vers les cinq parties du monde et leur donne la solennelle bénédiction!...

Ce moment est sublime : croyants ou non, tous les témoins de cette scène sont

frappés de l'impression qu'elle répand!....

Etrange contraste... Rome païenne envoyait à toutes les contrées de l'univers le défi de la conquête et les livrées de l'esclavage... Rome chrétienne leur adresse le signe de l'alliance, de la paix et du salut!...

LOUISE BADER.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de la maison de Saint-Cyr, par M. Th. Lavallée.

Parmi une très-grande multitude de défauts, notre siècle possède au moins quelques bonnes qualités, entre autres un certain esprit de justice et d'impartialité, qui, transporté dans les sciences historiques, a donné lieu à de grandes réhabilitations. Le livre que nous annonçons est une de ces actions équitables, juste réparation envers une noble mémoire souvent méconnue, envers une belle œuvre inappréciée, envers un siècle dont on s'est efforcé d'amoindrir les proportions majestueuses, les généreuses pensées et les actes intelligents.

Grâce aux *Mémoires*, si remarquables d'ailleurs, du duc de Saint-Simon, peu de personnages historiques ont été plus mal connus et moins appréciés à leur juste valeur que la fondatrice de Saint-Cyr, la prudente et sage madame de Maintenon, femme toujours irréprochable dans les situations les plus diverses, soutenant avec la même dignité l'épreuve du malheur et l'épreuve plus difficile de la prospérité, épouse du pauvre poète Scarron, épouse de Louis XIV, pauvre veuve, reine et plus que reine, par son influence sur son royal époux, toujours et en tout temps guidée par les principes de la piété la plus solide et de la plus droite raison. Méconnue pendant sa vie, calomniée après sa mort, sa mémoire est arrivée jusqu'à nous, chargée d'ombres et de doutes ; *l'Histoire de sa vie*, publiée par M. le duc de Noailles, *l'Histoire de la maison de Saint-Cyr*, dont elle a été l'âme et la fondatrice, lui restituent son véritable caractère, et la montrent ce qu'elle fut en effet, un modèle de droiture, de

sens, de charité pour les autres, de désintéressement pour elle-même.

« J'ai connu le malheur ; il m'apprit la pitié. »

Ce vers si célèbre de Virgile est tout le secret de la fondation de Saint-Cyr.

Madame de Maintenon appartenait, comme on sait, à une famille aussi noble que pauvre ; elle avait connu les dédains du monde, l'amertume de la misère, le poids d'un nom brillant que la fortune ne soutient pas, et lorsqu'elle fut toute-puissante, femme de Louis XIV et dispensatrice de ses bienfaits, elle se souvint des malheurs de sa première jeunesse ; elle voulut sauver quelques filles nobles et pauvres des situations pénibles où elle s'était trouvée. L'indigence où était tombée une grande partie de la noblesse la pénétrait de douleur : « Je voudrais, disait-elle, la secourir tout entière, » et plusieurs fois, après s'être épuisée pour des filles de condition ou pour de pauvres veuves, on la vit fondre en larmes au récit de leurs malheurs. Elle établit à Rueil (1682), sous la direction de quatre religieuses, une maison dans laquelle elle plaça soixante jeunes filles, qu'on élevait dans la piété et la pauvreté, en vue d'en faire de bonnes chrétiennes et de les placer, ou de les établir par mariage. Elle s'attacha grandement à cette œuvre, dont le succès passait son espérance, mais qui, en peu de temps, prit un tel accroissement, qu'elle dut invoquer les secours du roi, le priant de lui venir en aide, surtout à cause des pauvres filles de gentilshommes. Le prince accueillit sa demande ; il permit de transporter les pensionnaires de Rueil au château de Noisy, et il promit d'y faire élever cent

demoiselles, dont il paierait les pensions sur les fonds de ses aumônes ; mais rien ne fut réglé ni pour l'admission, ni pour la sortie, ni pour l'instruction des élèves.

« Tout le monde croit, disait plus tard » madame de Maintenon, que, la tête sur » mon chevet, j'ai fait ce beau plan de » Saint-Cyr. Cela n'est point : Dieu a conduit cet établissement par degrés... Beau » coup de compassion pour la noblesse indigente, parce que j'avais été orpheline » et pauvre moi-même, un peu de connaissance de son état, me firent imaginer de » l'assister pendant ma vie; mais en projetant de lui faire tout le bien possible, je ne » projetai pas de le faire après ma mort.... » Dieu sait que je n'ai jamais pensé à faire » une aussi grande fondation. »

Louis XIV, de son côté, autant par reconnaissance que par politique, cherchait tous les moyens de soulager sa noblesse et de perpétuer ainsi cette pépinière d'officiers qui étaient le nerf de son armée et de sa puissance. En ce temps-là, la noblesse n'avait d'autre chemin ouvert devant elle que la carrière des armes; presque toutes les fonctions administratives étaient confiées à la bourgeoisie; la guerre et la guerre seule faisait l'avenir des gentilshommes, avenir exposé cependant à mille chances aléatoires : car, à l'époque même la plus brillante du règne de Louis XIV, cette noblesse, qui nous avait donné les grandes victoires de Rocroy, de Turchheim, de Palerme, avait été forcée de vendre ses biens à la suite de ces longues guerres; dans les provinces on comptait par certaines les familles privées de leurs chefs et réduites à la misère, et l'on vit jusqu'aux portes de Versailles des officiers vieux ou estropiés qui venaient mendier du pain pour eux et leurs enfants. Certes, l'État leur devait quelque chose : Louis XIV se chargea d'acquitter cette dette d'honneur; il fonda l'*Hôtel des Invalides*, dont une partie fut réservée pour les officiers vieux ou blessés; les *Écoles Militaires*, où l'on élevait quatre mille fils de gentilshommes, et, enfin, la *Maison Royale de Saint-Cyr*, établie pour l'éducation de deux cent cinquante demoiselles de pauvre noblesse. On en doit la première pensée à la compassion tendre et généreuse de madame

de Maintenon, et la réalisation splendide aux libéralités du roi de France.

Après avoir vu les succès du premier établissement de Noisy, Louis XIV décida que la fondation aurait lieu, il en parla à son conseil, et il fut réglé qu'on élèverait deux cent cinquante jeunes filles nobles jusqu'à l'âge de vingt ans, et que leur éducation serait confiée à une communauté nouvelle, ayant une constitution et des règlements particuliers.

Le roi aurait voulu qu'on mit l'établissement à Versailles, car on renonça dès l'abord au château de Noisy, à cause du manque d'eau; mais le voisinage de la cour fit rejeter cette proposition. Alors Louvois et Mansard cherchèrent un emplacement dans les environs de Versailles : on voulait que l'établissement restât à l'ombre du trône; ils s'arrêtèrent au village de Saint-Cyr, près des coteaux où commencent les plaines de la Beauce. La nouvelle fondation fut dotée de 180,000 livres de rentes, à prendre sur la manse abbatiale de Saint-Denis, qui venait d'être supprimée, et sur les tailles de la généralité de Paris. La maison fut meublée avec une si grande simplicité, qu'il n'y eut pas, excepté sur l'autel, un seul objet de luxe, un seul morceau de marbre, une seule dorure; mais on sut y mettre pourtant une sorte d'élégance pleine de goût et de sobriété. Grâce aux couleurs qui distinguaient les quatre classes, on put décorer les salles d'études de tapisseries, les dortoirs de rideaux, la lingerie et la roberie de rubans de ces diverses couleurs, et la maison présentait ainsi dans ses différentes parties, une manière de spectacle qui n'était pas sans agrément.

Les demoiselles étaient partagées en quatre classes, suivant leur âge et leur instruction, et on les distinguait par la couleur des rubans qu'elles portaient dans leurs cheveux et à leur ceinture; de là les dénominations de *rouges, vertes, jaunes et bleues*, qui furent données aux demoiselles. On les vêtit d'un habit uniforme, simple et modeste, mais qui avait pourtant quelque chose de noble.

On leur apprit la religion, la langue française, un peu de calcul et de musique, surtout des travaux d'aiguille; madame de

Maintenon voulant qu'elles fissent de tout, lingerie, broderie, tricot, dentelle, tapisserie; ces demoiselles brodèrent pour le roi un lit d'une grande beauté, dont le fond était de velours cramoiisé et la broderie d'or et d'argent (1); elles firent aussi des ornements pour la cathédrale de Strasbourg, ville qui venait d'être réunie au royaume de France. Les religieuses reçurent le nom de *Dames de Saint-Louis*. Cette communauté, qui adopta plus tard la règle de Saint-Augustin et des ordonnances plus sévères, fut toujours remarquable par la ferveur, la distinction des religieuses, et le zèle extrême qu'elles avaient pour l'éducation des jeunes filles confiées à leurs soins, se souvenant des paroles de leur institutrice qui leur répétait fréquemment : « Il ne vous est pas permis de vous regarder comme celles pour qui la maison est faite. Tout est aux jeunes demoiselles; vous n'y êtes que pour elles, regardez-vous donc comme leurs servantes en Jésus-Christ... Vous n'avez droit de subsister dans la maison des demoiselles, qu'autant que vous les servirez, que vous les instruirez, que vous les édifierez, que vous les sanctifierez... » Nous aimons à répéter ces paroles de madame de Maintenon, où respire tout le dévouement du christianisme.

Ce fut le 1^{er} août 1686, que les dames de Saint-Louis et les demoiselles prirent possession de leur nouvelle demeure. Madame de Maintenon leur disait : « Ce qui me fait plaisir en voyant ces murs, c'est que j'y vois ma retraite et mon tombeau... Puisse cet établissement durer autant que la France, et la France autant que le monde ! Voilà où je tends, voilà ma passion, voilà le fond de mon cœur ! »

Dès lors commença pour elle un travail qu'elle a continué pendant toute sa vie avec zèle et persévérance, travail où sa gloire est restée pure de tout nuage. Pendant trente ans, cette maison fit sa principale occupation; elle y allait au moins de deux jours l'un, pour y passer la journée entière, et presque tous les jours la matinée. Elle voulait que ses chères filles connussent

la langue française, non dans ses subtilités grammaticales et ses perfectionnements d'orthographe, mais dans ses tours fins, naïfs, gracieux, dans sa clarté et son abondance, dans la valeur des mots et le pourquoi des phrases. Aussi elle se plaisait à les faire parler, à les faire écrire; elle les reprenait sur le style, sur les pensées, sur la prononciation; elle s'efforçait de leur inspirer son propre langage, « langage doux, juste, en » bons termes, dit Saint-Simon, et naturellement éloquent et court. » De ces goûts littéraires naquirent pour la France et pour Saint-Cyr *Esther* et *Athalie*, composées pour les filles de Saint-Cyr, et jouées par elles devant Louis XIV et les personnages les plus marquants de la cour. Les demoiselles, quoique un peu tremblantes, remplirent leurs personnages avec autant de grâce que de modestie; les beaux vers de Racine, dans ces bouches si pures, semblaient avoir plus de charme. Le roi fut enchanté d'un spectacle si nouveau, de cette poésie si parfaite, de ces allusions délicates à lui-même, à la grande guerre qu'il venait d'entreprendre, à la fondation de Saint-Cyr... « Racine s'est surpassé, écrivait le sévère Pomponne, il est pour les choses saintes comme il était pour les profanes. La sainte Écriture est suivie exactement; tout y est beau, tout y est grand, tout y est traité avec dignité. »

Ces brillantes représentations amenèrent peu à peu à Saint-Cyr un esprit d'orgueil, qui révolta la raison si droite et si ferme de madame de Maintenon, et qui donna lieu à une certaine réforme dans l'éducation. Elle devint plus simple, moins littéraire, plus propre à former des femmes solides que des femmes lettrées. « Il faut reprendre notre établissement par ses fondements, écrivait madame de Maintenon, et le bâtir sur l'humilité et la simplicité; il faut renoncer à nos airs de grandeur, de hauteur, de fierté, de suffisance; il faut renoncer à ce goût de l'esprit, à cette délicatesse, à cette liberté de parler, à ces railleries toutes mondaines... Nos filles ont été trop considérées, trop flattées, trop ménagées; il faut les oublier dans leurs classes, leur faire garder les règlements de la journée et ne pas leur parler d'autre chose...

(1) On voit ce lit au palais de Versailles.

Elle résumait toute sa pensée dans ces paroles, qui sont et seront toujours applicables à l'éducation des femmes :

« Apprenez-leur à être extrêmement sobres sur la lecture, à lui préférer toujours l'ouvrage des mains, les soins du ménage, les devoirs de leur état. Elles ont infiniment plus de besoin d'apprendre à se conduire chrétiennement dans le monde et à gouverner leurs familles avec sagesse que de faire les savantes et les héroïnes. Les femmes ne savent jamais qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses et dégoûtées des choses solides. »

Ces prescriptions furent exécutées, et devinrent la base inébranlable de l'éducation de Saint-Cyr. On s'attacha surtout à faire, de ces jeunes filles qui devaient retourner au sein de leurs familles indigentes, des femmes fortes, c'est-à-dire, pieuses, modestes et laborieuses, et l'on y réussit parfaitement, puisque, selon la remarque de l'auteur, jamais une élève de Saint-Cyr ne fit parler d'elle, ce qui est le plus bel éloge qu'une femme puisse ambitionner. Elles furent, ou femmes dévouées dans le monde ou vierges pieuses dans les cloîtres ; mais toutes, humbles, utiles et silencieuses.

Nous ne parlerons pas ici des constitutions de la maison de Saint-Cyr, de son érection en monastère régulier de l'ordre de Saint-Augustin, des légers troubles suscités par le quietisme, sorte de dévotion oisive qui fut condamnée par l'Eglise ; ce furent là les principaux événements qui survinrent au milieu de l'habituelle sérénité de cette noble demeure. Les grandes guerres qui assombrirent la fin du règne de Louis XIV eurent cependant un douloureux écho dans une maison toute peuplée des filles et des sœurs de ces soldats qui combattaient et mouraient sous les ordres de Villars et de Boufflers. Les élèves de Saint-Cyr ne pouvaient être insensibles à la gloire ou aux malheurs de nos armes, car la plupart avaient été bercées aux récits militaires dans la maison paternelle ; il en était peu qui n'eussent un père ou un parent dans les escadrons qui gagnèrent les batailles de Fleurus et de Neerwinde, ou sur les vaisseaux qui vainquirent les Anglais à Béziers.

A Saint-Cyr, toute l'éducation, tous les entretiens, les hymnes mêmes qu'on y chantait, rappelaient aux élèves qu'elles étaient de race guerrière ; on ne peut rien imaginer de plus touchant que les filles de tous ces braves, chantant l'hymne à saint Louis, protecteur de la maison où s'abritait leur jeunesse :

CHŒUR.

Monarque éternel de la France,
Père de nos rois,
Ici, l'innocence
Fleurit sous tes lois.
Nous sommes la race
Des braves soldats
Que ta sainte audace
Guidait aux combats.

UNE VOIX.

Sur le premier trône du monde,
De nos aïeux tu fus l'appui ;
Et tes autels sont aujourd'hui
L'asile où notre espoir se fonde.

Ici, la poésie n'est pas dans les paroles : elle se trouve au fond même des idées et des sentiments qu'elles réveillent.

Tous les événements qui réjouissaient ou attristaient la famille royale venaient aussi retentir dans la maison de Saint-Louis. C'est là que passa son enfance, cette charmante Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, délices de la vieillesse du grand roi, consolation de ses malheurs, et dont la mort étrange et prématurée jeta un voile de deuil sur les dernières années de son puissant aïeul. C'est là que Louis XIV et madame de Maintenon vinrent pleurer, dans l'amertume et le secret, cette famille nombreuse et brillante, et si promptement enlevée ; c'est là que le vieux roi, pendant la terrible guerre de la succession d'Espagne, venait prier et recommander aux prières des religieuses et des enfants, la monarchie menacée. Entouré des rejetons de la noblesse fauchée à Hochstett, à Ramillies, il s'efforçait de sourire à ces pauvres orphelins qui entonnaient en pleurant le cantique royal ; il s'arrêtait devant chacune d'elles, et d'une voix qui n'était plus calme, il tâchait de consoler les filles de d'Aubigny, colonel des dragons, de Bernière, major du régiment des gardes, de Cateuil,

capitaine de dragons, tués à Ramillies... « Beaulieu, dit-il un jour à une pauvre fille qui se jetait à ses genoux en sanglotant, votre père est mort honorablement à mon service; si mes ministres venaient à l'oublier, priez madame de m'en faire souvenir... » Jamais Louis XIV ne parut plus grand que dans ses infortunes. « Si vous êtes battu, écrivait-il à Villars, j'irai moi-même vous secourir ou mourir avec vous; j'ai l'honneur d'être le plus ancien soldat de mon royaume. » Ces détails sur la vieillesse et les malheurs du grand roi sont pleins d'intérêt et de vie dans le livre de M. Lavallée, et rattachent l'histoire de la maison de Saint-Cyr à l'histoire de la patrie.

Ce fut enfin dans cette maison, qui lui était si chère, que madame de Maintenon, après la mort de Louis XIV, vint chercher un asile qu'elle ne quitta plus. Elle y vécut quatre années dans une retraite absolue, ne s'occupant que de ses chères filles, et elle mourut, le 15 août 1719, après de longs jours remplis de bonnes œuvres.

A dater de cette époque, l'histoire de la maison de Saint-Cyr n'offre plus rien de remarquable. Elle subsista encore pendant soixante-douze ans, faisant le bien sans bruit, et n'attirant plus l'attention d'une cour tout occupée de plaisirs et de fêtes. Les décrets de la révolution lui firent subir le sort commun aux fondations religieuses; les biens furent vendus, les religieuses dispersées, les demoiselles rendues à leurs parents;

parmi elles se trouvait mademoiselle Marianne Bonaparte (1), qui fut remise aux soins de son frère, Napoléon, pour être reconduite en Corse. Le frère et la sœur, destinés, l'un au trône de France, l'autre à vivre sous l'ombre protectrice de sa puissance, devaient leur éducation aux bienfaits de Louis XIV, à l'École Militaire et à Saint-Cyr. Napoléon s'en souvint, il ouvrit aux filles de ses capitaines un asile créé sur le modèle de la maison de Saint-Louis, et l'institution de Saint-Denis perpétua parmi nous les traditions reconnaissantes du règne de Louis XIV (2).

Nous vous engageons, mesdemoiselles, à lire le beau travail de M. Lavallée; vous y trouverez instruction et plaisir, et en reportant vos yeux sur ces belles pages du passé, vous aimerez mieux votre terre natale qui a offert aux autres peuples le modèle de tant de créations nobles, utiles et touchantes; vous aimerez mieux votre terre natale qui a été aussi la patrie de Louis XIV et de madame de Maintenon; vous lirez les conseils que la sainte fondatrice donnait à ses filles, et la voix qui a formé ces femmes vertueuses et charmantes, vous sera utile encore, après tant d'années, et malgré tant de révolutions. EVELINE RIBBECOURT.

(1) Nommée plus tard la princesse Élisabeth Baciocchi.

(2) Nous rendrons compte très-prochainement de l'excellent ouvrage : *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

ADAM RELATES TO RAPHAEL WHAT HE REMEMBERED SINCE HIS OWN CREATION.

As new waked from soundest sleep,
Soft on the flowery herb I found me laid,
In balmy sweat; which with his beams the sun
Soon dried, and in the reeking moisture fed.
Straight toward heaven my wondering eyes I
[turned,
And gazed awhile the ample sky; till, raised
By quick instinctive motion, up I sprung

ADAM RACONTE A RAPHAEL CE DONT IL SE SOUVIENT DEPUIS SA PROPRE CRÉATION.

Comme nouvellement éveillé du plus profond sommeil, je me trouvai couché mollement sur l'herbe fleurie, dans une sueur embaumée, que par ses rayons le soleil sécha en se nourrissant de la fumante humidité. Droit vers le ciel, je tournai mes yeux étonnés, et contemplai quelque temps le firmament spacieux, jusqu'à ce que, levé par une rapide et instinctive im-

As thitherward endeavouring, and upright
Stood on my feet :

About me round I saw
Hill, dale, and shady woods, and sunny plains,
And liquid lapse of murmuring streams; by these
Creatures that lived and moved, and walk'd
[or flew :
Birds on the branches warbling; all things
[smiled;
With fragrance and with joy my heart o'er-
[flow'd.

Myself I then perused, and limb by limb
Survey'd, and sometimes went, and sometimes
With supple joints, as lively vigour led : [ran
Buth who I was, or where, or from what cause
Knew not : to speak I tried, and forthwith
[spake;
My tongue obey'd and readily could name
Whate'er I saw.

Thou sun, said I, fair light,
And thou enlighten'd earth, so fresh and gay
Ye hills, and dales, ye rivers, woods and plains,
And ye that live and move, fair creatures, tell,
Tell, if ye saw, how I came thus, how here?
Not of myself; by some great Maker then,
In goodness and in power pre-eminent :
Tell me, how may I know him, how adore;
From whom I have that thus I move and live,
And feel that I am happier than I know?

Milton's, *Paradise lost*, Book VIII.

pulsion, je bondis, comme m'efforçant d'atteindre là, et je me tins debout sur mes pieds.

Autour de moi j'aperçus une colline, une vallée, des bois ombreux, des plaines rayonnantes au soleil, et une liquide chute de ruisseaux murmurants; dans ces lieux j'aperçus des créatures qui vivaient et se mouvaient, qui marchaient ou volaient, des oiseaux gazouillant sur les branches : tout souriait; mon cœur était noyé de joie et de parfum.

Je me parcours alors moi-même et membre à membre, je m'examine, et quelquefois je marche et quelquefois je cours avec des jointures flexibles, selon qu'une vigueur animée me conduit; mais qui j'étais, où j'étais, par quelle cause j'étais, je ne le savais pas. J'essayai de parler, et sur-le-champ je parlai; ma langue obéit et put nommer promptement tout ce que je voyais.

Toi, soleil, dis-je, belle lumière! et toi, terre éclairée, si fraîche et si riante! vous, collines et vallées, vous, rivières, bois et plaines, et vous, qui vivez et vous mouvez, belles créatures, dites, dites, si vous l'avez vu, comment suis-je ainsi venu, comment suis-je ici? Ce n'est pas de moi-même; c'est donc par quelque grand créateur prééminent en bonté et en pouvoir. Dites-moi comment je puis le connaître, comment l'adorer celui par qui je me meus, je vis et sens que je suis plus heureux que je ne le sais?

(Emprunté à la traduction de M. de Châteaubriand.)

LA TEMPÊTE DES MORTS.

Il existe encore de nos jours, dans quelques parages de la Grèce, une croyance si pieuse et si touchante, qu'on comprend qu'elle se soit perpétuée d'âge en âge.

Cette croyance, c'est la *tempête des morts* : d'après elle, le jour consacré par l'Eglise à la mémoire des trépassés, la mer est toujours mauvaise, et l'on ne peut y naviguer sans danger.

C'est que ce jour-là, l'ange de la résurrection, planant invisiblement sur l'élément liquide, appelle à lui les âmes de ceux qui y furent engloutis pendant l'année. Il

les conduit aux pieds de l'Éternel, et sa divine justice prononce sur leur sort.

A l'heure de cette miraculeuse délivrance, ces pauvres âmes s'agitent, soit de remords d'avoir failli à leurs devoirs ici-bas, soit dans la sainte terreur que laisse encore une conscience pure au moment de paraître devant le Tout-Puissant; leurs tortures, leurs gémissements, leurs soupirs, leurs aspirations vers le ciel, leurs angoisses au frémissement des ailes de l'ange, leur impatience enfin de quitter l'exil, produisent un bruit étrange et terrifiant, et soulèvent les

flots avec impétuosité : s'aventurer alors sur la mer est une témérité devant laquelle reculent les plus hardis.

Le jour des morts se passe en prières ferventes pour ceux qui ne sont plus, le *papas* célèbre la messe et invoque de nouvelles bénédictions pour les marins voyageurs. Toute la population s'assemble sur le rivage, s'unit mentalement au prêtre et ajoute à la majesté de cette cérémonie le témoignage muet de sa foi et de sa pitié.

Après cette explication, arrêtons-nous parmi les maisonnettes éparées sur la côte de l'île de Paros, et entrons dans celle de Nicolaki le pêcheur.

Ayant connu des temps meilleurs, mais acceptant avec courage les épreuves que Dieu lui envoie, Nicolaki a su se faire la réputation du plus habile pêcheur et du plus courageux marin de la côte. Catherine, sa femme, bonne et résignée comme lui, l'aide dans ses travaux, et Jani, leur fils, a grandi près d'eux, nourri de bons préceptes et de salutaires exemples.

« Femme, dit un jour Nicolaki à Catherine, Jani a vingt ans, il faut qu'il nous quitte.

— Hélas ! fut toute la réponse de Catherine.

— Écoute, reprit le mari ; tout ce que nous avons conservé de notre prospérité passée est un peu d'éducation qui nous distingue de nos pareils. Je l'ai transmise à notre fils, il est jeune et sent qu'il pourrait faire plus et mieux que nous ; n'arrêtons point cet élan. Un jour, je l'espère, il sera notre orgueil, en même temps que notre soutien. Dimitri, le riche commerçant de Syra, m'a demandé notre fils pour l'aider dans son négoce, Jani partira avec lui.

— Ta volonté soit faite, dit Catherine en étouffant ses pleurs ; tu es le maître et tu nous as toujours bien conduits. »

On devine ce que cette séparation eut de déchirant pour ces trois êtres qui, pendant vingt ans, avaient vécu des mêmes privations et des mêmes joies.

Arrivé à Syra, le jeune homme entra dans ses nouvelles fonctions. Intelligent et zélé, il devint bientôt indispensable à son patron, qui, tout en reconnaissant son zèle, le

rétribuait peu, car il était fort avare. Jani, accoutumé à la gêne, ne se plaignait point, ne se décourageait pas et travaillait toujours avec la même ardeur ; c'est que Sophoulis (ce nom veut dire Sagesse), la fille de Dimitri, aussi bonne que belle, stimulait son courage et le consolait aux heures de mélancolie, quand son regard attristé cherchait dans le lointain le rivage de Paros. Dimitri voyait dans l'attachement des deux jeunes gens un moyen de s'assurer longtemps, sans les rétribuer, les services de Jani ; aussi lui avait-il solennellement promis sa fille, mais en lui rappelant que Jacob avait servi sept ans chez Laban pour obtenir Rachel.

Deux ans s'étaient passés sans que Jani revît ses parents ; il espérait obtenir bientôt un congé pour aller les embrasser, quand il apprit la mort de sa mère. Appelée à Smyrne par un oncle, protecteur de son enfance, elle avait péri, au retour, avec le bâtiment qui la ramenait à Paros. Par une cruelle coïncidence, Jani recevait en même temps que cette nouvelle, la dernière lettre de sa mère, en retard, par suite des difficultés de la poste dans ces parages.

« Mon cher fils, écrivait-elle, je quitte » Smyrne dans quelques jours. Je m'em- » barque sur un bateau qui va chercher du » marbre à Paros ; on me conseillait d'at- » tendre une meilleure occasion, mais j'ai » hâte d'être de retour, car voilà l'époque » où tu as promis de venir. Je sais que » ton maître est content de tes services. » Continue à te rendre digne de sa con- » fiance, et puissent ses projets sur toi et » sa fille adoucir nos vieux ans !

» Mais s'il devait m'arriver malheur, si » Dieu ne permettait pas que je revise en- » core ton père, jure-moi de me remplacer » et de tout quitter pour lui donner appui » et consolation. J'entends d'ici le serment » par lequel tu me réponds, et je pars sans » crainte ; Dieu peut disposer de moi.

» Adieu, mon fils ; ta mère te presse sur » son cœur et te bénit encore une fois.

» CATHERINE. »

En lisant cette lettre, en même temps qu'il apprenait la terrible catastrophe qui lui enlevait sa mère, Jani fut pris d'une

fièvre violente, accompagnée de délire. Un médecin fut appelé, et déclara que la maladie était grave et pouvait même être mortelle.

Ce fut un coup de foudre pour Dimitri. On était au moment de la récolte, et il était privé des services d'un employé dont le dévouement avait doublé ses bénéfices. Aussi donna-t-il toute latitude à sa fille et au docteur, afin qu'on n'épargnât rien pour sauver le malade et hâter sa guérison.

Mais la maladie fut longue, malgré les soins ingénieux de Sophoulis pour l'adoucir et l'abréger : la récolte s'acheva sans Jani. Enfin, après six semaines de souffrances, la bonne constitution du jeune homme triomphait du mal; il était sauvé. Le jour de la Panayoti (fête de tous les saints), il put aller à l'église, remplir les devoirs de tout pieux chrétien et remercier Dieu de sa guérison.

En ouvrant son livre de messe, la lettre de sa mère tomba à ses pieds. Il la ramassa avec respect et la relut comme on lit une prière. Il en fut impressionné presque aussi fortement que le jour où il l'avait reçue. Une sorte de remords s'empara de lui; depuis trois mois sa mère n'existait plus, et son père était seul ! A genoux sur les dalles de l'église, il s'accusait de sa propre faiblesse qui l'avait fait manquer à l'appel que sa mère lui faisait de la tombe, et pour réparer ce qu'il envisageait comme une faute volontaire, il jura de partir aussitôt, et d'aller retrouver son père.

« Maître, dit-il à Dimitri en l'abordant après la messe, il faut que j'aille à Paros aujourd'hui même; confiez-moi la barque qui d'ordinaire conduit nos huiles dans le voisinage.

— Tu n'y penses pas, mon garçon, répondit Dimitri en lui tournant le dos.

— Maître, je vous en conjure, reprit le jeune homme en s'attachant aux pas de son patron.

— Impossible. Voilà déjà la mer qui grossit; aujourd'hui je ne prêterais pas cette barque à mon père.

— Mais, dit Jani, en échange, je vous offre de vous servir pour rien pendant un an. » Dimitri réfléchit.

« Deux ans, ajouta Jani, en le regardant avec anxiété. » Dimitri hésitait.

« Trois ans. » Et le marchand s'éloignait comme un homme qui craint de succomber à la tentation.

Dimitri s'arrêta pensif; puis, après quelques minutes de réflexion : « Non, dit-il, cela me porterait malheur ! » Et il rentra chez lui.

Jani, désespéré, alla frapper de porte en porte, personne ne voulut même l'écouter; n'était-ce pas le jour de la *Panayoti* ! « Ce pauvre Jani, disait-on, on l'a cru guéri, mais un mal en a remplacé un autre, il est fou ! »

Oui, il était fou, Jani, mais de cette folie du cœur, de ce sentiment de conscience qui fait tout braver et tout entreprendre pour accomplir un devoir. Il croyait voir son père, malheureux, mourant, appelant son fils, et son fils ne venait pas ! Il entendait les reproches de sa mère à un si cruel abandon, et il eût reculé devant un danger !

Cependant la journée allait finir, et tous les propriétaires de barques avaient été inflexibles.

Jani se souvint alors d'un vieux juif auquel les Grecs en détresse avaient souvent recours. Il lui répugnait bien de s'adresser à lui, mais c'était son dernier refuge, il fallait s'y décider. Réunissant donc tout l'argent qu'il avait amassé depuis deux ans pour le porter à son père, y ajoutant son fusil, une grosse montre d'argent, ses habits du dimanche, ornés de quelques galons en or, il alla droit chez Nathan.

« Qu'est-ce qui t'amène ? dit l'usurier en grommelant, accoutumé qu'il était aux visites intéressées des jeunes gens de la ville : des dettes à payer, n'est-ce pas ? et pour cela, tu viens en contracter de nouvelles ?

— Ce n'est pas cela, dit Jani d'un air sombre.

— Que veux-tu donc alors ? Je te préviens que je n'ai pas d'argent.

— Je vous en apporte, au contraire, fit Jani avec humeur, et il déposa sur la table le sac qui contenait ses économies. »

Le juif s'adoucit : « Parle donc, dit-il.

— Nathan, vous avez sur le port une vieille barque qui a fait souvent le trajet de Syra aux îles du voisinage ?

— Oui; eh bien?
— Il faut que vous me la prêtiez avec votre rameur.
— Pour quand?
— Pour demain.
— Demain! Qui donc oserait naviguer demain?
— Moi et Kodjoglou le matelot, qui consent à m'accompagner.
— Kodjoglou! Cela ne se peut pas.
— Si, je lui ai sauvé la vie, dit Jani simplement, et il veut s'acquitter.
— Soit. Mais demain, malheureux, c'est la tempête... des morts! » Et la voix de Nathan s'éteignit dans l'effroi.

« N'importe, je partirai, je le dois, je le veux. » Nathan essaya encore de détourner Jani de sa résolution; mais le trouvant trop décidé pour discuter plus longtemps, il ne songea plus qu'à supputer le gain qu'il pourrait faire sur le dépôt qu'on lui apportait et le profit à tirer de ce qu'il appelait l'extravagance de Jani.

Après avoir compté l'argent, dont il vérifia minutieusement chaque pièce; après avoir examiné le fusil, qu'il déprécia, la montre, qu'il estima à un quart de sa valeur, *touché* les galons qui garnissaient les vêtements de Jani, il repoussa le tout avec dédain:

« Ce n'est pas assez, l'ami; remporte tes piastres et ta défroque.

— Je n'ai plus rien, dit Jani désolé, en se palpant comme s'il espérait trouver encore quelque sacrifice à faire.

— Je n'ai pas le moyen de perdre une barque, reprit Nathan.

— Nathan, ajouta Jani suffoqué par les larmes, faut-il vous dire que cette barque que je vous demanderai à genoux s'il le faut, je la veux pour aller voir mon père qui n'a plus que moi au monde?

— Eh bien, tu iras un peu plus tard, et non le jour de la Panayoti.

— Plus tard! Et si je ne retrouve personne! »

Nathan fit un mouvement de tête qui signifiait, tant pis!

Jani, irrité de cette indifférence, oubliant la modération qu'il devait garder avec un homme dans son droit, après tout, allait

peut-être faire un mauvais parti à l'inexorable juif, quand, d'une main qui s'avancait timidement, tomba une lourde chaîne d'or.

Sophoulou, en voyant Jani quitter la maison avec tout ce qu'il possédait, inquiète d'entendre dire partout qu'il était fou, l'avait suivi de loin, et s'était arrêtée à la porte du juif, restée entr'ouverte; là, elle avait entendu leur discussion. Touchée de ce que ce projet de son fiancé avait de sublime, tout en attristant son cœur, elle ne balança pas à y concourir, et elle offrit à Nathan la riche chaîne dont elle se paraît aux jours de fête.

Le juif ramassa le bijou, le soupesa avec cupidité, et trouvant dans son poids une garantie suffisante à son avarice, il feignit de s'attendrir à son tour.

« Tiens, l'ami, dit-il, je ne peux résister au dévouement de cette jeune fille et je me dévoue aussi; prends donc ma barque, emmène Kodjoglou, puisque c'est son bon plaisir de te suivre, à condition qu'il ajustera la vieille voile; car j'entends mettre la neuve hors de notre marché.

Jani était trop content d'obtenir ce qu'il avait tant désiré pour faire aucune objection; il quitta au plus vite la maison du juif et ramena Sophoulou au logis, non sans lui exprimer sa reconnaissance et lui demander de prier pour qu'il fit un heureux voyage et eût un prompt retour. Il se dirigea ensuite vers l'endroit où l'attendait Kodjoglou, pour lui rendre compte de sa réussite; le matelot, tout en fumant, parut l'écouter avec insouciance; mais, au fond de son âme, il admirait Jani; aussi, quand celui-ci ajouta: « Tu peux encore te dédire, Kodjoglou, ils disent tous qu'il y a péril; tu as une femme, des enfants; ne risque point ta vie. — Je t'accompagnerai, répondit brièvement le matelot. — Et... si nous succombons? — La Providence n'abandonnera pas Marigo et les bambins. — Réfléchis encore! — Écoute, Jani, je suis brusque, j'aime à boire; mais j'ai du cœur et je me souviens. Une nuit, je m'étais battu avec un mauvais diable d'un équipage anglais. Il me laissa pour mort, avec un coup de couteau dans le côté. En faisant ta ronde dans les plan-

tations d'oliviers, tu m'as trouvé évanoui et couvert de sang. Tu m'as emporté sur tes épaules, et il fallait que le bon Dieu te donnât des forces, car, moi, je n'en avais guère. Tu n'es pas riche, et tu as payé un médecin pour me soigner, tout en sachant bien que ma peau ne valait pas grand'chose. J'en suis revenu, j'ai pu gagner encore le pain de la petite famille. N'est-il pas juste que quand tu viens me dire : Kodjoglou, j'ai besoin de toi, Kodjoglou réponde : Me voilà. »

Jani lui serra la main, et ils se séparèrent en prenant rendez-vous.

Le lendemain, jour de la commémoration des morts, l'église était ouverte de grand matin. La population de Syra y accourait en foule, et les *papas* officiaient solennellement. Le ciel était nébuleux, la mer grondait sourdement, et chacun, saisi d'une vague terreur, demandait à Dieu de recevoir en son sein les âmes qui, tout à l'heure, allaient commencer le pèlerinage de la terre au ciel. Beaucoup d'entre les fidèles, hélas ! avaient une pensée particulière pour un être que l'élément destructeur leur avait ravi pendant l'année. Des sanglots étouffés se mêlaient aux prières de l'officiant, tout était saisissant et lugubre dans cette cérémonie ; elle était en outre pour Jani le prélude d'une entreprise périlleuse ; mais il avait prié, il se sentait plus fort.

Après la messe, Jani et Kodjoglou, qui, bien avant le jour, avaient préparé leur embarcation, prirent congé de leurs amis. En vain les suppliait-on d'ajourner leur voyage, en vain Marigo, la femme du marin, cherchait-elle à le retenir, en vain Dimitri, qui calculait le dommage que lui causerait l'absence de Jani, le menaçait-il de sa colère, rien n'arrêtait les voyageurs dans leurs préparatifs de départ. Sophoulis, seule, était calme, quoique ses yeux humides témoignassent de sa douleur et de ses craintes, mais elle avait foi dans les grandes actions ; elle se fût reproché d'affaiblir, chez son fiancé, le courage dont il avait besoin dans une aussi grave occasion.

Enfin, la barque quitta la rive. Un vent de terre, enflant sa petite voile, la poussa rapidement au large, et, quand elle eut dis-

paru, un seul cri, poussé par mille voix, lui envoya un dernier adieu.

La mer était grosse et houleuse, et nos amis gouvernaient leur barque avec peine. Cependant, la journée se passa sans autre accident que l'irrégularité de leur marche. Mais, vers le soir, le vent, en se déchainant avec fracas, souleva les vagues ; l'orage éclata, et leur voile fut mise en pièces par une rafale. A tout moment, la barque, soulevée par une lame, retombait pesamment pour être bientôt emportée par une autre. La nuit était sombre, toute direction était incertaine, et dans les mugissements des flots, les voyageurs croyaient entendre les voix des trépassés leur reprochant leur audace. Aussi, quittant alternativement la rame, ils essayaient, par un signe de croix, d'adoucir le courroux du ciel. Tout à coup, un éclair illuminant l'horizon, leur montra la terre. « Terre ! » s'écrièrent-ils ensemble. Mais au même moment et dans l'obscurité profonde qui suivit, un horrible craquement se fit entendre, la chétive barque s'était brisée contre un écueil. Jani, se cramponnant à une planche qu'il saisit en désespéré, nageait au hasard, soutenu par l'instinct de la conservation ; mais enfin il s'aperçut avec stupeur que ses forces allaient lui faire défaut. Depuis combien de temps durait cette terrible lutte entre la vie et la mort, il ne pouvait s'en rendre compte, il se sentait défaillir ; il crut voir l'ombre de sa mère, en même temps que le lointain s'éclairait soudainement, il voulut saisir cette chère ombre, ses mains abandonnèrent le frêle appui qui le soutenait....

Quand il reprit connaissance, Jani était couché dans la cabane de son père. Nicolaki, lui serrant les mains avec l'effusion paternelle, lui disait : « Regarde-moi, reconnais ceux qui t'ont aimé et t'aiment encore. »

Il apprit alors que sa barque avait péri sur la côte, que Kodjoglou, plus habile et plus robuste que lui, avait abordé le premier, appelé au secours, et qu'une chaloupe, dirigée vigoureusement vers le lieu de leur naufrage, l'avait heureusement recueilli.

Après les premiers moments donnés à la joie d'avoir échappé à de si grands dangers, Jani dit à son père l'emploi qu'il

avait fait u fruit de son travail, et lui témoigna le regret de ne pouvoir récompenser le brave Kodjoglou qui s'était si vaillamment dévoué pour lui.

« Rassure-toi, répondit Nicolaki, nous sommes presque riches, et j'avais maudit cette richesse qui m'a privé de ta mère, mais elle me devient douce aujourd'hui en voyant combien tu la mérites. L'oncle de ma Catherine l'avait mandée à Smyrne pour la restitution de sommes qui m'étaient dues; aujourd'hui tu peux t'associer à Dimitri et épouser sa fille. Je ne te l'avais

point écrit, parce que je voulais que tu ne dusses qu'à toi-même tes succès et ta considération. »

A quelques jours de là, Nicolaki, son fils et Kodjoglou prirent passage sur une solide bombarde qui les conduisit en peu d'heures à Syra. Dimitri, charmé de revoir son vieil ami, le fut bien plus encore en apprenant l'heureux changement survenu dans sa fortune; aussi n'exigea-t-il plus les sept années d'épreuves de Jacob chez Laban, avant d'accorder à Jani la main de Sophoulis.

SAINT-HYACINTHE.

FRANÇOISE.

(SUITE ET FIN.)

« Bonjour, ma belle. Monsieur, j'ai appris votre nomination et je viens vous en féliciter. — Vous l'avez apprise? demanda Françoise étonnée. — Madelon l'a dit, en passant, à ma femme de chambre, et celle-ci me l'a répété. — Votre femme de chambre, s'écria naïvement Françoise! — C'était de toute nécessité, mon enfant; c'est un de ces meubles dont on ne se peut passer. »

Henry, qui n'avait pu retenir un léger mouvement d'épaules, s'inclina et sortit.

« Décidément, chère Françoise, je dois être pour monsieur votre frère quelque objet d'horreur, quelque Gorgone, dit la dame, un peu pincée. — Pouvez-vous le croire? fit en se récriant Françoise, qui n'ignorait pas à quel point madame Herminie disait vrai. Il part demain, ajouta-t-elle, et vous savez ce que c'est qu'un départ, surtout quand on n'a pas de valet de chambre. — Ce n'est pas que j'y tiennne, reprit madame Herminie. »

« Eh bien, mon enfant, continua-t-elle, après un court silence et d'un ton protecteur, il paraît que nous nous mêlons d'écrire? Vraiment, c'est contagieux. — Vous êtes bien instruite de tout ce qui se fait ici, madame! dit Françoise. — Si vous vouliez me le cacher, ma chère, il ne fallait vous adresser ni à Berthois ni à Dorsan. — Ces messieurs vous rendent, à ce qu'il paraît, un compte fidèle de leurs faits et gestes?—

Oh! seulement lorsqu'ils présument que cela me peut intéresser. Sachant par votre adresse que nous habitons la même maison, vous et moi, tout naturellement ils m'ont parlé de vous, de vos démarches auprès d'eux, de vos essais, de vos tentatives. Pauvre enfant, c'est moi, peut-être, qui suis la cause innocente de cette rage qui vous possède, et va vous abreuver de déceptions.

— De déceptions! Ne puis-je suivre vos traces? répliqua Françoise avec une légère teinte d'ironie. Votre assistance ne me serait-elle point acquise? — De toute mon âme, chère belle; notre devoir est de nous entraider; et c'est précisément ce qui m'amène.... Folle, au lieu d'aller, tout droit, heurter à la porte de ces messieurs, n'auriez-vous point dû, à moi, qui vous ai toujours témoigné un attachement si tendre, n'auriez-vous point dû me communiquer vos projets, vos œuvres? Ne me serais-je point empressée de vous soutenir dans cette voie périlleuse, où se rencontrent plus d'épines que de fleurs? »

Françoise, indécise sur ce qu'elle devait croire d'un discours auquel elle s'attendait si peu, regardait madame Herminie et ne songeait point à répondre.

« Voyons, un effort de confiance, continua l'obligeante personne; suis-je donc si terrible?... Par exemple, qu'est-ce que cela? fit-elle, désignant le rouleau que venait de rapporter Françoise. — Peu de

chose, reprit la jeune fille, une bluette. — Permettez-vous? » demanda madame Herminie, se saisissant du cahier.

Sur un geste d'adhésion de Françoise, elle le feuilleta, en lut quelques lignes, et accompagna le tout de petits gestes approbatifs.

« Une bluette, en effet, dit-elle enfin, mais de l'esprit, de la facilité; c'est gentil. — Dites-vous vrai? s'écria Françoise, heureuse et oubliant toute prévention. — Je dis toujours vrai; pourquoi vous tromperais-je? Convaincue que mon exemple n'a point été sans influence sur votre détermination, je crois de mon devoir de vous guider... ou de vous détourner, si je juge que vous n'ayez aucune chance de succès. »

Françoise rapprocha sa chaise de celle de madame Herminie.

« Je le répète, c'est gentil, continua la docte femme; mais votre style est un peu lâché, mon enfant, j'y vois de fréquentes redites. — On peut corriger, s'empessa de dire la jeune fille. — C'est un avis pour votre prochain travail. — Vous pensez donc, demanda Françoise, suspendue aux lèvres de madame Herminie, que cela pourrait aller? — Dans vos archives, ma mignonne, reprit madame Herminie d'un ton leste; mais ce n'est pas jouable. — Et, cependant, reprit Françoise accablée, vous disiez?... — Que c'est gentil, et je le dis encore; cela ne suffit pas. Il n'y a point là de nœud, d'intérêt, d'effet, de dénouement même; c'est une jolie causerie; cela prouve que vous avez de l'esprit, mais point l'esprit scénique. — Supposeriez-vous que le roman?... — Je ne sais; avez-vous quelque chose en ce genre? — Une nouvelle du quinzième siècle. — Quinzième siècle, c'est rebattu. Quel en est le titre? — *Gaultier le page*. — Oh, chère enfant, le titre seul serait un motif d'exclusion; *Gaultier le page*! qui lirait cela? — La *Tunique de Nessus* ne promettait rien non plus de bien neuf, reprit Françoise impatientée, et cependant... — Cela a eu quelque succès, je n'en disconviens pas; mais personne ne s'y est trompé; on a très-bien compris que ce titre était une ingénieuse allégorie. — Enfin, madame, votre avis serait? demanda Françoise

d'une voix un peu brève. — Que vous vous remissiez à tricoter des bas, mon enfant, » répliqua l'impertinente Herminie.

La pauvre Françoise eut besoin de toute son énergie pour ne pas pleurer. Cependant le ton de la dame baissa de plusieurs notes, lorsqu'à un coup de sonnette la jeune fille ouvrit à un personnage inconnu d'elle, mais parfaitement connu de sa voisine.

« Monsieur Berthois! fit madame Herminie, désagréablement surprise. — Monsieur Berthois! répéta Françoise, ouvrant de grands yeux. — Vous ici, monsieur? dit madame Herminie. — Pourquoi non, madame? répliqua Berthois de l'air le plus aimable. — Allons, murmura Herminie à l'oreille de Françoise, je commence, ma chère petite, à reprendre quelque foi dans votre talent. Au revoir, ma belle, ajouta-t-elle tout haut; monsieur... »

Et sur un salut trop gracieux et trop souriant pour qu'il ne cachât pas beaucoup de fiel, madame Herminie se retira.

« Mais à quoi donc, monsieur, dois-je l'honneur de votre visite? demanda Françoise avec empressement. — Je viens, mademoiselle, réclamer une charmante petite nouvelle que vous avez bien voulu me soumettre, et qu'un de mes commis a eu la maladresse de vous renvoyer; *Gaultier le page*, je crois. — Comment, monsieur, cette nouvelle? fit la pauvre Françoise, les yeux humides d'émotion et de reconnaissance. — Est ravissante de finesse et de grâce, mademoiselle. — Pourrais-je donc espérer la voir paraître dans vos colonnes? — Sa place y est marquée. — Ah! monsieur, quelle joie vous me faites! » s'écria la jeune fille.

« Mon Dieu, se dit Françoise dès qu'elle fut seule, le mauvais sort se lasserait-il?... Pauvre Henry, sera-t-il heureux!... mais je ne lui en parlerai point à l'avance; le numéro même où je paraîtrai, le lui apprendra. »

Son visage intelligent rayonnait d'une joie suprême, et son cœur s'élançait vers l'horizon offert à ses regards éblouis.

« Bravo! ma chère, dit madame Herminie rentrant dans la modeste salle; vous voilà lancée! »

III.

Si le temps qui sépare les deux premières périodes de cette histoire avait amené un notable changement chez notre héroïne, ce fut bien autre chose des deux années qui s'écoulèrent, entre l'époque où nous l'avons laissée et celle où nous la retrouvons.

Qu'on veuille prendre avec nous la peine d'entrer dans un charmant hôtel de la rue d'Alger, et de pénétrer dans un salon rempli de fleurs.

Sur un divan de damas, ainsi que tout le meuble, est assise une jeune femme sériuse et pâle.

C'est Françoise; Françoise au maintien sévère, au sourire rare, à la parole incisive et railleuse; Françoise vêtue d'une robe de velours noir montant jusqu'au col; Françoise, enfin, dont la réputation est dans toute la splendeur de sa nouveauté; dont les éditeurs paient les livres au poids de l'or; dont le luxe artistique sert de règle et de mode; Françoise l'idole du jour.

Elle l'a donc cueilli, ce fruit de gloire; elle sait donc ce qu'il vaut. Ou, plutôt, non, elle ne le sait point encore; elle est toujours sous le charme; elle croit en elle, au bruit qu'elle fait, aux adorations de la foule, aux fanfares retentissantes dont elle est le prétexte; elle s'enivre de ce bruit, elle boit avidement à cette coupe, et quand elle voit les artistes se disputer l'honneur de reproduire ses traits, quand, au milieu des fêtes qu'elle donne, car Françoise a ses jours et donne des fêtes, elle se voit entourée des gens d'élite, qui ont usé de diplomatie pour se faire ouvrir les portes, elle s'écrie : Ah ! je suis bien heureuse !

Pourquoi donc, cependant, les belles couleurs d'il y a deux ans ont-elles déserté ses joues ? Pourquoi semble-t-elle avoir désappris ce rire frais et éclatant de ses jeunes années; ce rire qui, à lui tout seul, remplissait, enchantait le petit appartement de la rue d'Enfer ? Pourquoi, si souvent, au milieu d'un concert de louanges, un soupir soulève-t-il le corsage de sa robe de velours, et son regard, devenu vague, semble-t-il indiquer que sa pensée n'est plus là ?

Un nom, rival du sien, lui ferait-il connaître les tourments secrets et honteux de la jalousie ; ces tourments que l'on n'avoue pas, mais qui rongent sourdement le cœur et pénètrent de leur amertume le triomphe le plus éclatant ; ces tourments inhérents aux professions les plus nobles, et qui viennent rappeler aux élus du génie qu'ils ne sont pourtant que de simples mortels ? Seraient-ce les mille tracasseries du métier ; les observations intempestives ; les attentes éternelles ; les critiques aiguës ; les fausses interprétations ? Serait-ce la gêne au milieu d'apparentes richesses ? Françoise aurait-elle mis le pied dans ce chemin glissant de la dette, où chaque pas est un pas de géant ; où le retour est presque impossible, et l'abîme final imminent ? de la dette qui se saisit d'une âme, la poursuit comme un remords, et jette ses soucis importuns au travers des inspirations les meilleures ?

Entourée d'admirateurs et d'adulateurs, de ces derniers surtout, insectes que tout soleil attire, il lui arrive néanmoins de sentir avec amertume qu'elle n'a plus auprès d'elle une seule âme en qui verser sa pensée secrète.

M. Berthois et quelques autres éditeurs de grandes feuilles périodiques se disent hautement de ses amis ; ils sont de toutes les réunions de Françoise ; c'est le fidèle cortège de cette reine ; mais elle les ménage et ne les aime point. La foule se meut autour d'elle, et le désert est dans son cœur.

Si encore elle pouvait invoquer quelque nom sacré, quelque souvenir radieux et pur ; mais elle ne l'ose pas ; il lui semblerait commettre une profanation, un sacrilège ! Si, parfois, elle murmure l'un de ces noms bien-aimés, celui de son père ou de son frère, c'est avec tant de douleur et d'amertume, que ce triste bonheur devient une vive souffrance.

Oui, c'est ce vide de l'âme qui trouble les jouissances de l'orgueil, et donne à la physionomie de Françoise cette rigidité qui étonne les uns, et que les autres prennent pour le sceau magique et sacré. En vain, elle essaie de se le nier ; en vain, elle se plonge dans toutes sortes d'erreurs ; en vain, pour imposer silence à ses re-

greis, elle se dit bien haut qu'elle ne regrette rien ; une insurmontable mélancolie dément cette assertion et prouve énergiquement, ce que Henry devinait, qu'elle a acheté la célébrité au prix de son bonheur.

Trop de dangers hérissent, pour la femme, la carrière des lettres ; trop de pièges s'y rencontrent sous ses pas ; la fièvre qui l'y pousse lui ferait donner son âme pour le succès, et souvent, soit que le talent lui manque, soit que les circonstances ne la servent point, elle perd son âme et n'obtient pas le succès !

Françoise était donc assise sur son divan, les deux coudes posés sur un guéridon couvert de livres et de journaux, et la tête appuyée dans ses deux mains. Elle venait de lire une assez verte critique de son dernier roman, critique que ne pouvaient lui faire oublier les louanges exagérées des autres comptes-rendus ; lorsqu'un frôlement de soie, de plumes et de dentelles lui fit lever les yeux.

« Bonjour, Françoise, disait madame Herminie ; j'ai de tristes nouvelles à vous apprendre, mon enfant ; voici votre bourse. — Ma bourse ! s'écria Françoise, avec douleur. — Il l'a refusée de manière à ce que nous n'essayions plus de lui faire rien parvenir. — Hélas ! murmura la pauvre fille... Il ne veut plus rien de moi ; de moi, qui ne désirais le succès que pour lui !... Eh bien ! il a raison. Oh ! mon père, je bénis ta rigueur !... Mon père, doux nom que je ne prononce plus qu'en tremblant ; tête vénérable que je ne réchauffe plus de mes baisers ; que ces jours d'innocence et de bonheur, où tu étais la cause et la fin de toutes mes pensées, sont loin de moi ! Ce ne sont pas deux ans, mais deux siècles qui se sont écoulés depuis cette époque fatale, où mon imprudence et mon désespoir m'ont précipitée dans ce gouffre ; est-ce qu'en deux ans, la Françoise d'autrefois aurait pu devenir la Françoise d'aujourd'hui ?... Allons, où vais-je ? fit-elle en se redressant brusquement ; le torrent m'entraîne, qu'il m'emporte ! »

Et elle se mit à parcourir ses journaux avec une sorte de rage ; et elle lisait, elle lisait, elle lisait, sans comprendre un mot à ce qui passait sous ses yeux.

« Non, non, s'écria-t-elle enfin, la voix pleine de larmes et de sanglots ; non, je ne puis oublier. Son cher fantôme est là, devant moi, près de moi ; dans mes rêves, dans ma veille ; c'est une possession, c'est une tentation à laquelle je n'ai plus la force de résister ; il faut que j'y cède ou j'en deviendrai folle ; il faut que je le voie ; il n'en saura rien ; sous ce voile épais, Madelon ne pourra me reconnaître ; il faut que je le voie ; c'est l'heure de sa promenade au Luxembourg ; je le sais bien, car, chaque jour, à cette heure, le même désir ardent, impérieux, vient s'emparer de mon âme ; j'y ai résisté jusqu'alors ; aujourd'hui, mes forces sont épuisées ; je ne le puis plus. »

Et Françoise, cachée sous d'amples vêtements, voilée comme pour une action mauvaise, se rendit au Luxembourg ; descendit auprès de la statue de Velléda, là où elle savait devoir trouver le colonel, et l'aperçut bientôt, en effet, appuyé sur le bras de la fidèle Madelon.

Que devint Françoise à cette vue ? Y a-t-il au monde un langage pour exprimer le désespoir qui l'étreignit au cœur, devant le visage amaigri, attristé de son père ?

La douleur avait creusé dans les joues du colonel, de larges rides, qui semblaient le chemin habituel de larmes incessantes ; ses lèvres serrées l'une contre l'autre ne laissaient plus passer que des paroles rares et brèves ; ses grands yeux sans regard ajoutaient à la morne tristesse de sa physionomie ; en un mot, son aspect était l'image si fidèle de la désolation de son âme, que, d'un tacite accord, les petits habitués de ces jardins faisaient cesser devant lui leurs rires et leurs jeux.

Aussi, dès que le colonel parut, Françoise se sentit prise d'une si forte émotion, que, sans la grille des jardins, elle serait tombée devant lui, la face contre terre. Il lui fallut une force surhumaine pour rester droite, indifférente, impassible en apparence, alors que sous son voile, elle ne parvenait à étouffer ses sanglots qu'en mordant avec frénésie la batiste de son mouchoir, alors que ses bras se roidissaient pour se tendre vers le vieillard, et que ses lèvres auraient voulu couvrir de baisers la trace de ses pas !

Pendant une heure que dura sa promenade, elle le suivit de loin ; s'arrêtant quand il s'arrêtait ; marchant quand il marchait ; épiant sa pensée, c'est-à-dire sa douleur dans le moindre de ses mouvements ; comprimant les irrésistibles élans qui la poussaient vers lui ; savourant avec passion toutes les tortures d'une semblable entrevue, et se promettant de ne plus passer un seul jour sans renouveler ce douloureux bonheur.

Dès lors, en effet, Françoise fit de sa vie deux parts : l'une, au travail et à ses exigences, au monde qu'elle s'était choisi et à ses folies ; l'autre, à son père, à ses regrets inavoués et à ses angoisses.

Quand le temps mauvais empêchait le colonel de sortir, elle passait l'heure consacrée, dans la rue, devant cette maison où elle avait vu de si beaux jours ; ne s'inquiétant point des conjectures du quartier, à propos de cette femme en noir, qui semblait ne sentir ni la pluie ni le froid.

Un jour, il arriva que, le ciel étant pur, le colonel ne parut pas.

Ce furent, pour Françoise, des tourments d'une nouvelle sorte ; des tourments inouïs, indescriptibles. La malheureuse fille, se représentant son père malade, mort, peut-être, monta dix fois, le front baigné de sueur, les premières marches de leur escalier, et dix fois les redescendit, s'imaginant voir et entendre le colonel qui la chassait et la maudissait.

En moins d'un quart d'heure, elle passa par une éternité de tortures !

Pourtant, elle aurait fini par affronter cette colère et cette malédiction, si la voix de Madelon, apprenant à quelque voisine qu'il ne s'agissait que d'un léger accès de goutte, n'était venue la rassurer et la calmer.

Et l'on disait, l'heureuse Françoise ! et l'on enviait sa vie ! et l'on jalousait son bonheur !

Un matin que, déjà couverte de son voile, elle s'appêtait au pèlerinage accoutumé, elle recula épouvantée devant une apparition, debout au seuil de sa porte. C'était Henry.

« Toi ! s'écria-t-elle. — Où vas-tu ? » lui demanda-t-il.

— C'est mon secret, répondit Françoise, blessée et redevenant maîtresse d'elle-même. Qui vous amène près de moi ? — Il y a deux ans, Françoise, reprit Henry visiblement ému, tu me tendais les bras ; aujourd'hui, ton front se courbe, tes yeux se baissent devant moi, et tu me demandes qui m'amène !... Je pars, je quitte un pays que vous m'avez rendu odieux, et je viens vous maudire, ajouta-t-il avec une violence forcée. — Tais-toi ! s'écria Françoise. — C'est vrai ; je n'en aurais pas le courage... Malheureuse femme, je venais, la colère aux lèvres ; je la vois, et je ne ressens plus que douleur et pitié. — Pitié ! — Oui, pitié... Crois-tu donc que ce que tu appelles ta gloire, m'aveugle, et ne vois-je point, à travers ses rayons, tes larmes, ta pâleur, ton repentir ? Ah ! Françoise, quel ange tu nous as fait perdre ! — A quoi bon rappeler un passé qui n'est plus, dit Françoise, s'efforçant de résister à son émotion ; un passé qui ne peut plus être ! La vie que je mène est celle que je devais choisir. Si je me dépouillais de ce luxe ; si je cessais de donner des fêtes, croyez-vous que, seul, mon talent soutiendrait mon nom ? Le monde est ainsi fait, ne vous y tompez pas ; si j'étais restée obscure et modeste, jamais mon nom n'aurait acquis l'éclat dont il brille. — Et cet éclat, vaut-il ce que tu lui as immolé ? — Cet éclat, reprit Françoise avec un fiévreux enthousiasme, cet éclat, écoute : Partout où je vais, les hommes les plus illustres s'empresent sur mes pas et me tendent la main ; cet éclat, c'est une noble couronne à mon front ; c'est une noble ivresse à mon cœur ; ce sont les murmures de la foule qui s'écarte à mon passage et me regarde avec un curieux respect ! Va, ne me reproche rien, ne me rappelle rien ; rien ne saurait me valoir ces émotions d'orgueil et de puissance qui me font marcher le front aux nues ! — Pas même un baiser de paix et de pardon ? demanda Henry, la voix pleine de larmes.... Adieu donc, fit-il après un silence ; pour jamais, adieu. »

Il s'éloignait, le cœur brisé ; Françoise le rappela.

« Que veux-tu ? lui dit-il. — Reste ! — Mes instants sont comptés. J'ai obtenu une

mission pour la province d'Oran; je pars ce soir. — Et lui? demanda Françoise avec hésitation? — Il me suit. — De qui, ce baiser de pardon et de paix, dont tu parlais tout à l'heure? — De lui, de moi, des seuls êtres qui t'aiment, dit-il, revenant rapidement auprès de Françoise. — Mon Dieu! s'écria-t-elle, la tête dans ses deux mains. — Françoise, reprit Henry, avec l'accent d'une ardente prière, un rayon d'en haut pénètre ton cœur; n'y résiste point, reviens à nous! Cette gloire qui t'enivre est un feu qui brûle le cœur et n'y laisse que cendres et ruines; c'est un brillant météore qu'un souffle amène et qu'un souffle efface. Aujourd'hui, ton nom est sur toutes les lèvres; demain, que ta plume se brise, que la tombe se referme sur toi, que l'âge ou la fièvre éteigne ton intelligence, il ne restera rien de cet éclat dont tu es si fière.... Ah! Françoise, que de mal tu as fait, et que de bien tu pouvais faire! Que n'as-tu gardé pour la famille, ces trésors que renferme ton cœur! Quelle épouse et quelle mère tu aurais pu être!... »

Françoise restait muette.

« Mais tu es émue, tu pleures, reprit Henry, Françoise je te retrouve! — Que veux-tu donc de moi, mon Dieu? s'écria la jeune femme se laissant aller dans les bras de son frère. — Que tu quittes ce faste, que tu nous suives là où le bruit de ton nom n'a pu parvenir, où tu redeviendras pour nous la Françoise d'il y a deux ans, notre Françoise adorée, pour laquelle notre tendresse remplacera les joies factices d'un vain renom. — D'un vain renom! dit Françoise se dégageant et s'éloignant de Henry; mais ce renom, c'est ma vie! Je ne puis. — Au nom du ciel! — Je ne puis. Si je te suivais aujourd'hui, dans huit jours j'en pleurerai des larmes de sang! — Veux-tu donc avoir à répondre à Dieu de la mort de ton père? — Que dis-tu? — Je dis vrai; je dois tout dire; quelque dure que soit la vérité, il te faut l'entendre; oui, si tu persistes, tu auras à répondre à Dieu de la mort de ton père!... Voyons, un bon mouvement; écoute le cri de ton cœur. — Tu l'as dit, il n'y a plus ici que cendres et ruines; mon cœur est mort! — Encore une fois, viens, tout est prêt, dans quelques

jours, nous aurons perdu de vue les côtes de France. — Et, selon tes propres paroles, demain la presse aurait oublié mon nom? cela ne se peut; ce sacrifice est au-dessus de mes forces; va, fuis, laisse-moi; j'appartiens à la fatalité! »

« Reste, reste donc, il n'est plus de père ni de frère pour toi; je te renie. Maudite sois-tu, toi qui as livré ton âme au démon de l'orgueil! »

« Ne maudis point, Dieu entend et exauce les malédictions du juste! »

La voix grave et triste qui prononça ces mots était celle du colonel, entré au salon, appuyé sur la vieille nourrice, sans que Henry ni Françoise les eussent entendus.

A la vue de son père, Françoise resta pétrifiée de terreur.

C'était, en un jour, plus de secousses qu'elle n'en pouvait supporter.

« Françoise, dit le colonel d'un ton calme et doux, une inspiration du ciel me tire de la douleur où je m'engourdissais et me rappelle à mon devoir; Françoise, je viens demander pardon à Dieu et à toi! — Que dit-il? pensa la jeune femme qui ne savait plus si elle était ou non le jouet d'un rêve. — Mon père! s'écria Henry avec reproche. — Oui, pardon à Dieu et à elle, continua le colonel. Si, dès les premiers jours, j'étais venu vers elle, comme je le fais aujourd'hui, comme l'aurait fait sa mère, si je lui avais tendu une main secourable, elle se serait arrêtée sur le penchant de l'abîme, elle en aurait détourné les yeux, elle serait revenue vers nous. Mais non, sans nous souvenir des paroles du Seigneur, nous avons dominé, écrasé la malheureuse enfant de toute la hauteur de notre prétendue austérité; loin de lui frayer la voie de l'expiation, nous nous sommes attachés à rendre le retour impossible; nous avons élevé entre elle et nous une infranchissable barrière, la barrière de notre silence. Pauvre enfant abandonnée! c'est à nous, c'est à moi que le Seigneur en demandera compte; c'est moi qui aurai à répondre de cette âme qu'il m'avait confiée! — Assez! assez! Ah! votre colère plutôt, s'écria Françoise, qui sanglotait le visage dans ses mains. — Où es-tu? fit le colonel, étendant les bras dans la direction de la voix; viens, chère enfant,

viens, que je touche tes larmes — Grâce! grâce! disait Françoise, enlaçant les genoux du vieillard, grâce, vous me tuez! cette bonté est plus cruelle que votre colère. Grâce! emmenez-moi, je suis vaincue! emmenez-moi, loin, bien loin. — Oh! la joie ne fait donc pas mourir! reprit le colonel avec explosion. Henry, Madelon, elle nous revient; vous l'avez entendue, elle nous revient! Ce n'est point une hallucination, ce n'est point un rêve, c'est elle-même qui l'a dit; elle ne veut pas que le reste de ma vie s'achève dans les larmes. Oh! ma Françoise, oh! chère étoile de mes jours,

chère lumière de mes yeux, que le Seigneur te bénisse! Va, le foyer domestique te garde encore des joies pures et de beaux jours!»

Françoise partit, elle disparut du monde des lettres; on en parla huit jours; puis, d'autres préoccupations survinrent, on n'en parla plus.

Sa vie s'écoula paisible, sinon absolument heureuse, entre son père et son frère et loin de sa patrie; et, lorsque venait à ses oreilles le nom de quelque femme affrontant la publicité, elle pâlisait au souvenir de sa gloire et pleurait sur la nouvelle élue!

ADAM BOISGONTIER.

UN SACHET.

Non, mon oncle, disait Alice, vous ne me ferez jamais convenir qu'il soit agréable d'habiter un château éloigné de deux heures de la ville, et de quelle ville encore!

— Je gagerais, répondit en souriant M. de Nérès, qu'il s'agit de quelque nouveau méfait d'une marchande de modes: ma charmante nièce aura reçu un chapeau bleu quand elle en avait commandé un rose...

ALICE. Ah! mon oncle, il s'agit de quelque chose de bien autrement sérieux!

M. DE NÉRIS. Et pourrait-on savoir quelle est cette chose si sérieuse?

ALICE. Mon oncle, vous vous moquez. Si au moins vous me laissez achever.

M. DE NÉRIS. Voyons, je ne dis plus un mot.

ALICE. Eh bien, j'avais commandé un sachet...

M. DE NÉRIS. Un sachet! j'étais loin de songer à un objet de cette importance.

ALICE. Un sachet que je voulais offrir à Valérie pour sa fête. Il devrait m'être livré depuis trois jours, et aujourd'hui, la veille de la fête de mon amie, je n'ai rien reçu. Je suis d'une inquiétude...

M. DE NÉRIS. Si je t'aidais à en sortir, que dirais-tu?

ALICE. Je vous dirais mille fois merci et je vous embrasserais de bien bon cœur, mon cher oncle; mais je ne vois pas comment vous pouvez me tirer d'embarras. Envoyer à la ville est inutile; j'ai écrit trois fois.

M. DE NÉRIS. N'ai-je pas une foule de secrets merveilleux?

ALICE. Je sais, mon oncle, que vous êtes fort savant et...

M. DE NÉRIS. Et je ne serais pas fâchée que vous le fussiez moins; car la science de mon vieil oncle n'est pas toujours amusante.

ALICE. Je n'ai pas dit un mot de cela.

M. DE NÉRIS. Et tu n'en as peut-être jamais eu la pensée?

ALICE. Mon bon oncle, et mon sachet.

M. DE NÉRIS. Tu l'auras à une condition.

ALICE. Laquelle? j'y souscris d'avance.

M. DE NÉRIS. C'est qu'après être allée chercher dans les cartons de sa mère l'étoffe nécessaire pour l'enveloppe d'un sachet, ma gentille nièce viendra, tout en travaillant, causer une heure avec moi.

ALICE. Oh! bien volontiers, mon oncle.

M. DE NÉRIS. Et pendant cette heure nous ferons de la science.

— Sur quel sujet, mon oncle? demanda Alice un peu déconcertée.

— C'est ce que tu verras, répondit M. de Nérès.

Alice avait bien deviné que son oncle, dont les connaissances étaient universelles, allait lui composer le parfum désiré pour son sachet, et, malgré la menace de faire de la science pendant une heure, elle s'empressa d'aller demander à sa mère du satin rose, de la soutache, des rubans, et, revenant aussitôt auprès de M. de Nérès, elle lui dit en commençant à broder un élégant

dessin : « Essayons de votre science, mon oncle, mais après vous me donnerez de la poudre de mousseline.

M. DE NÉRIS. Je te donnerai seulement une recette; car je veux te laisser le plaisir de faire entièrement ton travail toi-même.

ALICE. Vraiment, mon oncle, je composerai moi-même mon parfum? Oh! comme je serai fière de le dire à Valérie! Et je suis sûre que mon cadeau lui fera ainsi mille fois plus de plaisir.

M. DE NÉRIS. Je le crois aussi; mais nous n'en sommes pas encore là, et j'ai envie de prier ma nièce, pendant cette heure qu'elle veut bien me consacrer, de me dire quelle est l'origine des parfums.

ALICE. C'est-à-dire, mon oncle, que vous me l'apprendrez; car je vois parfaitement où vous voulez en venir.

M. DE NÉRIS. Puisque je suis deviné, je dirai sans préambule que l'inventeur des parfums est celui-là même qui a créé les fleurs; si les fleurs sont le plus gracieux des ornements de la nature, elles sont aussi la source des parfums les plus doux et les plus suaves. Quant à l'art d'extraire l'arome que contiennent les fleurs et plusieurs autres substances, il remonte à la plus haute antiquité. Ce fut d'abord à rendre hommage à la Divinité que l'on employa les parfums.

ALICE. Ah! oui, j'ai appris dans l'Histoire Sainte que Moïse plaça dans le tabernacle un autel des parfums. Mon oncle, de quelle espèce étaient ces parfums?

M. DE NÉRIS. La composition en avait été prescrite par Moïse lui-même. La Genèse nous dit qu'il y entraient de la myrrhe, du cinnamome, de la cannelle...

ALICE. De la cannelle que l'on emploie pour la cuisine!

M. DE NÉRIS. Pourquoi pas? Tu en mettras tout à l'heure dans ton sachet.

ALICE. Mon oncle!

M. DE NÉRIS. Et tu y joindras du girofle, de la muscade, du poivre...

ALICE. Mais c'est une sauce piquante, mon oncle, que vous voulez faire.

M. DE NÉRIS. Non, c'est cette délicieuse essence de mousseline que tu me demandais tout à l'heure.

ALICE. Autant vaudraient, à votre avis, les parfums de Moïse.

M. DE NÉRIS. Ou ceux dont les Égyptiens faisaient usage pour leurs momies. Diodore de Sicile nous apprend que les parfums les plus précieux de l'Arabie servaient à embaumer les corps, « ce qui non-seulement les préservait de la corruption, mais encore leur faisait, dit l'historien, *répandre une odeur très-suave*. » C'est le plus ancien emploi des parfums dont il soit fait mention, et c'est pendant leur séjour en Égypte que les Hébreux apprirent l'art de composer les parfums, dont plus tard ils firent usage.

ALICE. Les Hébreux employaient les parfums ailleurs que dans le temple, n'est-ce pas, mon oncle?

M. DE NÉRIS. Sans doute, puisque nous voyons Ruth et Judith parfumer leurs cheveux et leur visage, l'une avant de paraître devant Booz, l'autre avant de se présenter à Holopherne; l'Écriture parle des parfums qui se trouvaient parmi les trésors d'Ezéchias; mais ce n'étaient plus les compositions prescrites par Moïse: il était interdit, sous peine de mort, de faire de ces dernières un usage profane.

ALICE. Quelle loi sévère!

M. DE NÉRIS. Sévère, oui; mais utile puisqu'elle tendait à réprimer le luxe dans le plus grand de tous ses excès. Quelle plus grande superfluité, en effet, que celle des parfums! d'autres que le législateur des Hébreux le comprirent, et l'on vit plusieurs fois à Rome et à Athènes rendre des ordonnances qui défendaient la vente des mélanges odorants. Malheureusement ces ordonnances ne furent pas longtemps en vigueur, et dès le premier siècle après Jésus-Christ, nous voyons Caligula faire laver ses baignoires avec des parfums liquides. Néron ordonne qu'on arrose les murailles de ses étuves avec des eaux de senteur. Pétrone, dans un roman satirique, représente, au festin de Trimalcyon, le plafond s'entr'ouvrant pour laisser passer le dessert et pour arroser d'en haut les convives d'une pluie de parfums. Plusieurs impératrices portèrent jusqu'au scandale l'usage immodéré des parfums. Sous les triumvirs, Lucius Plotius, proscrit et caché à Salerne, est trahi par l'odeur des parfums dont il faisait excès.

ALICE. Voilà qui est un peu fort.

M. DE NÉRIS. Combien, cependant, de nos élégantes couraient aujourd'hui, en cas de proscription, le même danger que Lucius Plotius !

ALICE. Je suis sûre, mon oncle, que vous pensez à madame de Verteuil, après le départ de laquelle vous avez l'autre jour ouvert toutes les fenêtres de votre appartement. Oh ! vous étiez contre elle d'une humeur...

M. DE NÉRIS. Bien légitime.

ALICE. Décidément, mon oncle, vous n'aimez pas les parfums ; c'est cependant une chose délicieuse.

M. DE NÉRIS. Aucune chose n'est délicieuse dès qu'on en abuse. D'ailleurs, je ne sais aimer que ce qui est utile, et j'approuve Pline, lorsqu'il dit : « Bien est vrai (1) qu'il y a grandes dépenses des perles et des pierres précieuses ; mais quoi, c'est un domaine ; car les héritiers y succèdent. Quant aux riches draps, ils sont de durée. Mais pour les parfums, ne durent rien, ils s'esventent incontinent. Le plus qu'ils servent est de contraindre à regarder une femme passant par la rue, pour raison de son parfum, quand bien même on serait empêché ailleurs. Mais aujourd'hui, ajoute le célèbre naturaliste, on ne trouverait pas le vin bon, on ne prendrait même aucun autre breuvage si on ne l'avait parfumé. »

A l'armée, on vit les officiers parfumer leurs aigles et leurs drapeaux ; dans les funérailles, on en faisait un emploi considérable. Antoine, en mourant, recommande que l'on répande sur ses cendres des herbes odoriférantes et du vin, que l'on mêle des aromates au doux parfum des roses. Ovide, qui aimait beaucoup les parfums, donne, dans ses vers, de nombreux conseils aux femmes qui en font usage.

ALICE. Et les Grecs, mon oncle, étaient-ils aussi passionnés pour les parfums ?

M. DE NÉRIS. Les Grecs ne le cédaient en rien sur ce sujet aux vainqueurs du monde. « Les Athéniens, dit Barthélemy dans son Voyage d'Anacharsis, se mettent souvent au bain après la promenade ; ils en sortent parfumés d'essences, et ces odeurs se mêlent

à celles dont ils ont soin de pénétrer leurs habits. » Si Rome avait ses *tonsors* qui vendaient les parfums, Athènes avait ses boutiques de parfumeurs qui étaient, comme aujourd'hui nos cafés, le rendez-vous des désœuvrés. C'était là que ce peuple léger discutait des événements politiques et des anecdotes de la ville ; là on vantait l'éloquence de Périclès et la beauté d'Aspasie ; on parlait des entreprises de Philippe et de la fantaisie singulière qu'avait eue Alcibiade de couper la queue à son chien. « Cela s'est dit *au parfum*, » ajoutait-on en sortant, comme on dit aujourd'hui : Cela s'est dit au café.

— Mon oncle, dit Alice, qui n'était pas fâchée de revenir au sujet de sa préoccupation, les anciens connaissaient-ils les sachets ?

M. DE NÉRIS. Non, mais ils avaient les *parfumeurs*, espèces de boîtes à parfums que l'on voit encore dans beaucoup de monuments antiques. Pline parle d'un superbe *parfumeur* rempli d'essences, qu'Alexandre trouva dans les trésors de Darius après la bataille d'Issus, et que le conquérant macédonien consacra au génie d'Homère en y faisant enfermer les ouvrages du grand poète. Dans les temps modernes, les parfums ne perdent rien de leur importance. Parmi les présents que les Mages apportent à l'enfant Dieu, se trouvent deux substances odorantes : la myrrhe et l'encens ; des nuages d'encens voilent les voûtes des catacombes où les premiers chrétiens s'assemblent pour prier ; puis les parfums sont recherchés des favoris de la fortune. Les eaux de senteur jouent un grand rôle dans les intermèdes et les repas chevaleresques du moyen âge ; c'est Venise qui apporte de l'Orient ces substances précieuses. Dès l'an 1190 les gantiers-parfumeurs forment en France une corporation importante dont les statuts sont, dans la suite, sanctionnés par Henri IV et par Louis XIV.

ALICE. Ce qui prouve que ces princes aimaient les parfums.

M. DE NÉRIS. Henri III les aimait davantage ; il couchait avec un masque et des gants parfumés ; ses mouchoirs annonçaient sa présence à une lieue à la ronde. Ce fut sans doute l'exemple donné par le monar-

(1) Traduction du chevalier de Pinel.

que qui mit si fort à la mode l'usage des parfums à cette époque. Nicolas de Montaud, qui écrivait en 1582, reproche avec indignation aux dames et aux damoiselles « d'employer tous les parfums : eaux cordiales, civette, musc, ambre gris et autres précieux aromates pour parfumer leurs habits et leur linge, voire même toute leur personne. » Plus tard ce furent moins les parfums proprement dits que les mouches, le fard, la poudre, qui devinrent à la mode.

ALICE. Mon oncle, avec quoi fait-on le fard ?

M. DE NÉRIS. Tu me dispenseras de te donner la recette d'une préparation dont l'emploi est aussi ridicule que dangereux.

ALICE. Dangereux !

M. DE NÉRIS. Oui, le fard altère la peau, occasionne des irritations quelquefois fort graves. C'est cependant là le moindre inconvénient de ces préparations parfumées. Sans compter les gants au moyen desquels Catherine de Médicis empoisonna, dit-on, Jeanne de Navarre, et dont la recette, j'aime à le croire, est aujourd'hui perdue, il est une foule de parfums dont l'usage excessif peut donner la mort. Des fleurs, par exemple, réunies en quantité dans un appartement.

ALICE. Comment ! Des roses, des lis, des violettes, sont capables de pareilles attentats ! Fiez-vous donc à leurs douces apparences !

M. DE NÉRIS. Et les exemples d'accidents causés par des fleurs ne sont pas rares. Le docteur Römer, dans sa Phytographie médicale, parle de deux jeunes personnes qui furent asphyxiées, l'une, pour avoir laissé des tubéreuses dans sa chambre à coucher ; l'autre, pour avoir conservé, sur sa table, une grande quantité de fleurs de violettes. Je dois le dire cependant, l'acide carbonique qu'exhalent les fleurs contribue bien plus encore que leur odeur à altérer la pureté de l'air ; aussi les parfums préparés par l'art, qui ne dégagent pas d'acide carbonique, sont-ils bien moins dangereux.

ALICE. Ah ! que je voudrais savoir composer des parfums ! Vous me donnerez des recettes, n'est-ce pas, mon oncle ?

M. DE NÉRIS. Pour cela n'y compte pas. Je tolère un sachet parce que c'est la manière la plus supportable de parfumer les mou-

choirs et les gants ; j'aiderai même à le faire : mais ne me demandez rien de plus, mademoiselle, je ne veux pas que mon Alice devienne une cassolette ambulante.

ALICE. Mon oncle, mon bon petit oncle, donnez-moi seulement la recette de l'eau des Alpes et du lait virginal, je n'en abuse-rai pas ; je vous le promets.

M. DE NÉRIS. Nous verrons ; mais d'abord achevons notre étude sur les parfums.

ALICE. Et terminons mon sachet.

M. DE NÉRIS. A propos, combien devait te coûter le sachet que tu avais commandé pour Valérie ?

ALICE. Vingt francs.

M. DE NÉRIS. Vingt francs pour un peu de satin, d'ambre et de musc !

ALICE. Mon oncle, pourriez-vous me dire ce que c'est que le musc ?

M. DE NÉRIS. C'est l'un des deux parfums que fournit le règne animal ; il provient du musc, espèce de chevreton d'Asie. La civette, qui est une variété du musc, donne une odeur analogue.

ALICE. Mon oncle, on trouve bien du musc ailleurs que dans ces deux espèces d'animaux ; j'ai entendu parler de rats musqués, et ma mère me lisait l'autre jour un voyage dans lequel il était question de terres musquées.

M. DE NÉRIS. L'odeur du musc se retrouve en effet dans un assez grand nombre d'animaux, tels que la fouine, le blaireau, la huppe, le buffle, et dans beaucoup de végétaux. Il y a des roses, des jacinthes, des mauves musquées, et les feuilles de l'*aster argophyllus*, si remarquables par leur face intérieure argentée, exhalent une très-forte odeur de musc.

Il croît dans plusieurs contrées de l'Inde, surtout aux environs d'Amboine, un arbre nommé *nanaris*, dont l'écorce est imprégnée d'une huile essentielle, qui rappelle l'odeur du musc. Cette huile coule naturellement en grande abondance et communique aux terres sur lesquelles croît le *nanaris* une odeur qui persiste même longtemps après la destruction de l'arbre. Voilà ce qui a fait croire aux voyageurs, souvent même aux habitants de ces contrées, que l'odeur de musc était naturelle à la terre.

ALICE. Vous m'avez annoncé, mon oncle,

deux parfums tirés du règne animal; voulez-vous me dire quel est le second ?

M. DE NÉRIS. C'est l'ambre gris qu'on a pris longtemps pour une espèce de bitume, et que l'on sait maintenant être une concrétion formée dans la poitrine du cachalot. On trouve l'ambre gris en abondance sur les rivages d'Amboine, de Java, de Sumatra. Cette substance est, avec le musc, le parfum le plus facile à employer; aussi les parfumeurs en font-ils entrer dans presque toutes leurs compositions, en moins grande quantité aujourd'hui qu'autrefois cependant. Je ne sais si notre membrane olfactive est plus délicate que celle de nos pères; mais nous donnons aujourd'hui la préférence aux odeurs les plus douces, beaucoup de personnes même ne peuvent respirer le musc sans tomber dans une espèce de syncope. Quant aux végétaux qui fournissent des parfums, ils sont en grand nombre; on extrait des essences et des huiles essentielles de presque toutes les fleurs. Plusieurs espèces de bois, des résines, des baumes, sont des parfums estimés. On se procure ces dernières substances le plus souvent en faisant des incisions aux troncs et aux branches de l'arbre qui les produit. Ainsi, le baume de la Mecque, si recherché en Orient, que le Grand-Seigneur le réserve exclusivement pour son usage et pour les présents qu'il envoie aux souverains, provient, par incision, d'un petit arbre nommé *lmyris*; le benjoin s'écoule des incisions faites au *styrax-benjoin*. Ce baume devrait obtenir le premier rang parmi les parfums, à cause de son odeur agréable et de ses propriétés salutaires pour la peau. C'est le benjoin qui, mêlé avec de l'eau de fleur d'oranger et étendu d'eau, constitue le lait virginal.

ALICE. Voilà déjà une de mes recettes.

M. DE NÉRIS. Je l'ai donnée sans y penser; une autre fois...

ALICE. Vous m'en donnerez une en y pensant.

M. DE NÉRIS. Après les baumes nous avons, comme produit végétal parfumé, les gommes-résines, telles que la myrrhe et l'encens; puis les huiles essentielles que l'on extrait des fleurs et des plantes, le plus souvent par distillation. Dissoutes dans de l'alcool, les huiles essentielles forment

les essences; étendues d'eau, elles donnent les eaux de senteur ou eaux aromatiques, et ce sont toutes ces choses : ambre, musc, huiles essentielles, baumes, résines, que l'on combine de mille manières, afin de former des parfums nouveaux et différents, employés pour les sachets, pour les cassolettes...

ALICE. Ah! la jolie chose qu'une cassolette.

M. DE NÉRIS. Tu veux parler de ce bijou qui n'a emprunté que son nom aux véritables cassolettes; celles-ci, fort en usage chez les anciens et nommées par eux *acerras*, étaient des espèces de réchauds dont on se servait pour faire brûler des parfums dans les temples et dans les palais. Aujourd'hui encore les Indiens, pour recevoir dignement leurs hôtes, font de la même manière brûler devant eux des parfums.

ALICE. Pour nous, nous ne brûlons des parfums qu'afin de purifier un mauvais air.

M. DE NÉRIS. Dis plutôt, afin de masquer une mauvaise odeur; c'est une erreur de croire que les parfums purifient l'air. Établir des courants d'air, faire des aspersions de chlorure liquide, voilà le vrai moyen de détruire les miasmes; on peut après cela faire brûler des parfums; mais ce n'est qu'un excès de luxe et point du tout une mesure de salubrité.

— J'ai fini, dit soudain Alice en étalant son sachet, dont la broderie était entièrement achevée.

M. DE NÉRIS. Nous aurions cependant encore beaucoup de choses à dire sur les cosmétiques, sur les pommades, sur les savons; compositions qui rentrent dans le domaine du parfumeur; mais je ne veux pas mettre ta patience à une plus longue épreuve; passons dans mon laboratoire, nous y trouverons les substances dont nous avons besoin pour composer la poudre de mousseline.

ALICE. Mon oncle, vous n'aimez pas les parfums; comment se fait-il que vous ayez chez vous tout ce qui est nécessaire pour les composer ?

M. DE NÉRIS. Ces substances entrent dans la composition des médicaments; elles me sont par conséquent nécessaires pour la petite pharmacie des pauvres.

UN DOMESTIQUE, entrant vivement. Mon-

sieur peut-il me donner un peu d'arnica? Laurent, l'aide jardinier, vient de se laisser tomber d'une échelle; il s'est foulé le poignet.

ALICE. Mon Dieu! ce pauvre Laurent, qui soutient par son travail sa vieille grand-mère et ses deux jeunes frères! Et moi qui ai dépensé tout l'argent de mon mois... Ah! j'ai les vingt francs que j'avais mis de côté pour le sachet de Valérie. Tenez, John, vous remettrez cela à la mère de Laurent.

Pendant ce temps M. de Nérès était allé chercher dans la pharmacie des pauvres, établie par ses soins au château, les remèdes nécessaires à Laurent; et avec sa bonté bien connue, le vieillard faisait les recommandations les plus pressantes à John, son domestique de confiance.

— Combien je vous remercie, mon oncle, s'écria Alice lorsque le domestique se fut retiré! vous m'avez procuré deux grandes jouissances.

M. DE NÉRÈS. Deux! comment cela?

ALICE. Votre causerie m'a vivement intéressée: première jouissance; en m'aidant à faire sans frais un objet fort coûteux, vous m'avez mis à même de venir en aide à ce pauvre Laurent: deuxième jouissance.

M. DE NÉRÈS. Si nous reculions moins souvent devant une étude ou un travail, nous économiserions bien des petites sommes, et nous pourrions augmenter de

beaucoup le nombre de nos bonnes œuvres.

ALICE. Et celui de nos plaisirs.

M. DE NÉRÈS. Oui, mon Alice; car faire le bien, c'est se procurer le plus doux des plaisirs, un plaisir auquel ne se mêle aucune amertume.

ALICE. Mon oncle, je veux étudier et travailler plus sérieusement que je ne l'ai fait jusqu'à présent. Vous me permettez, je le sais, de venir vous demander des conseils; mais je vous demanderai aussi des recettes de parfums; vous m'en donnerez, n'est-ce pas?

M. DE NÉRÈS. Peut-être.

Et le vieillard passa dans son laboratoire. Alice l'y suivit; elle vit son oncle prendre dans divers flacons 2 onces d'iris de Florence, 1 once de coriandre, 2 onces de graines d'ambrette, 1 once 1/2 de cannelle, 1 once 1/2 de girofle, 1 once 1/2 de muscade, 1/2 once de poivre, 1 once 1/2 de gingembre, 1/2 gros de baume du Pérou sec, 1/2 once d'anis. Lorsque ces substances eurent été pulvérisées et mêlées ensemble, Alice les plaça, avec un peu de coton cardé, dans l'intérieur de son sachet.

— Je voudrais déjà être à demain, s'écria-t-elle en faisant le dernier point à son travail. Quelle joie pour Valérie... et pour moi! ajouta-t-elle. Laissez-moi maintenant, mon bon oncle, vous embrasser et vous dire mille fois merci.

MARIE BARTHEL.

L'HIPPOTAME A PARIS.

Vous ne devinerez jamais d'où je viens, chère amie, vous ne voudrez jamais croire que j'ai couru au jardin des Plantes me mêler à la foule des curieux, en apprenant que l'hippopotame était enfin arrivé et que j'ai eu un véritable plaisir à renouer mes anciennes relations avec cette vieille connaissance.

— Permettez-moi de vous demander comment l'hippopotame est pour vous une vieille connaissance, car il y a quelques jours à peine qu'il est à Paris?

— Voici. Je l'ai connu à Benna, l'une des résidences chéries du vice-roi d'Égypte; l'hippopotame y avait été conduit d'abord, pour être donné à Son Altesse, qui l'a offert ensuite à l'Empereur des Français.

Il a été pris sur les bords du fleuve Blanc, en Nubie; son gardien, qui est ici, m'a assuré qu'il avait couru de grands dangers pour capturer cette proie. Il y avait trois ans qu'on essayait de saisir un jeune hippopotame, car à cette époque on en avait envoyé un en Angleterre, et depuis il existait une sorte de rivalité entre le jardin des Plantes et le zoological-garden de Londres.

Aussitôt que la nouvelle fut portée au Caire, où j'étais alors, qu'il y avait un hippopotame au palais de Benna, tous les agents diplomatiques furent en émoi. Chacun était jaloux de le posséder, pour sa nation bien entendu.

Le consul général de France l'obtint, car

Abbas Pacha est plein de courtoisie pour notre pays. Autant qu'il m'en souvienne, tout cela se passait au mois de décembre; on ne pouvait faire voyager pendant le froid rigoureux ce pauvre animal qui souffrait déjà au Caire de la différence de la température de cette ville avec celle qu'il quittait, et pourtant l'hiver est plus doux là que l'été en France.

Ce fut M. Delaporte, le consul du Caire, infatigable quand il s'agit de la France, qui se chargea de le recueillir et de le faire soigner à Choubra, où il possède une maison de campagne.

C'est là que je l'ai vu souvent. On avait construit, exprès pour lui, une cabane, tapissée intérieurement avec des nattes, et on avait amassé à terre, beaucoup de sable fin recouvert de nattes, ce qui formait un coucher très-doux. Le soir, l'hippopotame était près de lui et assez bas, de sorte que l'hippopotame dormait la tête appuyée sur les pieds de son maître, auquel il s'est attaché comme un chien fidèle.

Un bassin avait été creusé au milieu d'une enceinte entourée d'un treillage de palmiers; c'était la promenade et le bain de notre grosse bête. Le soir, l'hippopotame rentrait dans la cabane pour dormir; mais comme il ne peut vivre longtemps hors de l'eau, on avait préparé un appareil à vapeur pour tenir le bassin à la même température à minuit qu'à midi, et plusieurs fois pendant la nuit il se réveillait et allait se plonger dans son élément favori.

Quand vous le verrez, vous remarquerez qu'avant d'entrer sous l'eau, il a la faculté de fermer hermétiquement ses oreilles et ses narines. Il plonge alors avec volupté, disparaît sous les eaux pendant quelques minutes, revient à la surface, ouvre les narines pour respirer l'air avec une véritable béatitude, ses oreilles, pour écouter la voix de son maître et s'assurer qu'il est près de lui; puis, rentrant sous l'eau et en ressortant encore, par ce jeu continu il trompe le chagrin de l'exil qu'il éprouve sans le comprendre.

Il est si doux, que nous entrons dans l'enceinte qui le renferme pour le voir de p's près, et il se promenait près de nous sans crainte; mais malheur aux enfants

qu'il jetait à l'eau en passant et y retournait lui-même pour jouer avec eux. Il va sans dire qu'on riait de ces malices, parce que les petits Arabes étaient repêchés tout de suite, et quant à ces enfants-là, ils nagent dès l'enfance, et ne s'inquiètent de rien.

J'ai assisté aux repas de notre amphibie; trois fois par jour, on lui servait vingt-six litres de lait.

Il entendait fort bien l'annonce de son dîner, sortait de l'eau, et commençait à têter tout doucement, car je dois vous dire que ce gros animal était un pauvre nourrisson de six mois quand on l'a ravi à sa mère, et qu'il n'a pas encore un an révolu.

Un troupeau de cinquante chèvres fournissait ses quatre-vingts litres de lait; toutes ces nourrices l'ont suivi à Paris.

Quand nous voulions lui faire ouvrir sa large bouche, nous lui caressions les naseaux, il était fort sensible à cette caresse, alors il bâillait et nous montrait les pointes blanches de ses dents naissantes.

Moi qui avais vu si souvent et si facilement l'hippopotame à Choubra, je n'ai pu l'apercevoir que de loin à Paris, tant la foule des curieux était grande. J'aurais voulu causer avec le Nubien qui l'accompagnait. Je sais que pour l'amener en France on avait installé un bâtiment exprès, afin qu'il pût toujours se baigner dans l'eau douce en traversant l'eau salée de la mer. Pour lui, rien de confortable n'a été épargné. Déjà, en Afrique, son voyage du fleuve Blanc au Caire avait coûté au pacha plus de cent mille piastres égyptiennes, c'est-à-dire plus de vingt-cinq mille francs de notre monnaie.

Si la rigueur d'un hiver à Paris ne coûte pas la vie à l'hippopotame et qu'il parvienne à son entière croissance, on sera bien étonné de voir dans tout son développement ce géant d'eau douce.

Je conviens facilement que presque tous les autres animaux du jardin des Plantes sont plus beaux de forme, de proportion, de couleur; mais l'hippopotame est un des plus intéressants, et j'ai saisi l'occasion de vous nommer M. Delaporte, parce qu'il s'occupe avec une véritable sollicitude d'augmenter de plus en plus nos collections d'animaux rares.

Que de gens traversent le jardin des Plantes en jetant à peine un œil distrait sur les merveilles qu'il renferme ! sur ces raretés du monde entier, offertes aux études des savants, aux observations des amateurs, et de tous ceux qu'une heureuse destinée at-

tache au foyer domestique ; ceux-ci peuvent, en se reposant de leurs utiles travaux, s'instruire encore sans s'exposer aux dangers, aux fatigues des longs voyages et à la douleur des longues séparations.

M^{me} de G....y.

Economie Domestique.

Fécule de pommes de terre. — Les pommes de terre gelées ou gâtées sont aussi bonnes que les autres pour donner de la fécule. On les frotte sur une grosse râpe au-dessus d'un baquet plein d'eau ; on agite ensuite cette eau, on la coule à travers un tamis de crin, on jette ce qui n'a pas passé. On laisse la fécule se précipiter et on décante ; on remet de nouvelle eau et on décante jusqu'à trois fois ; puis définitivement on laisse la fécule à sec ; on l'étend sur un drap, on la fait sécher au soleil jusqu'à parfaite dessiccation. On passe au tamis de soie et on met en sacs.

Bisque d'écrevisses (potage). — Prenez de petites écrevisses ; faites-les piler sans les faire cuire, mettez-les sur un feu vif, avec beurre, poivre, sel, muscade et mie de pain frais ; une demi-heure de cuisson suffit ; passez au tamis, ajoutez bouillon pour faire une bouillie liquide, faites chauffer, et versez sur des croûtons passés au beurre. Vous aurez ainsi un potage excellent et distingué.

Gâteau de raisins secs. — Prenez un litre de fécule de pommes de terre, mettez-la dans une terrine et faites un trou au milieu ; mettez dedans deux hectogrammes de beurre frais fondu, un grain de sel et quatre œufs ; remuez le tout en ajoutant du lait tiède, ajoutez des raisins secs égrénés, et un peu de vinaigre ; ne faites pas la pâte trop liquide ; laissez-la reposer bien couverte

pendant plusieurs heures, versez-la ensuite dans un moule bien beurré, avec feu dessus et dessous.

Pommes au beurre. — Prenez douze pommes d'espèce tendre, telle que la calville ; pelez-les, ôtez le cœur, coupez-les en huit quartiers.

Mettez dans une casserole un morceau de beurre frais ; faites blondir des croûtons dedans, ôtez-les, mettez les pommes dans le beurre ; ajoutez sucre râpé, cannelle en poudre, faites cuire jusqu'à ce que les morceaux de pommes soient tendres et moelleux. Au moment de servir, ajoutez gros comme un œuf de beurre, faites-le fondre hors du feu. Versez vos pommes dans un plat, poudrez-les de sucre, glacez-les avec la pelle rouge, dressez les croûtons autour ; servez chaud.

Esturgeon aux moules (plat hollandais). — Faites bouillir les moules comme de coutume. Faites fondre du beurre, mettez-y de la farine et faites un roux blond ; ajoutez le poisson, sel, poivre, noix de muscade ; un quart d'heure avant l'entière cuisson, ajoutez les moules que vous avez ôtées de leurs écailles, mettez jus de citron et servez. (Ce plat ne peut réussir que dans les pays où les moules sont belles et fraîches.) On arrange de même dans le Nord une espèce de poisson à chair ferme qu'on appelle *ellebut*.

CORRESPONDANCE.

Vivent les fêtes en plein air ! le bruit des fanfares et les joyeuses chansons qui se mêlent au murmure de la feuillée..... et les théâtres, et les salles de bal sous la voûte des hautes futaies ! Vive donc la fête des Loges de Saint-Germain, la plus belle des fêtes des environs de Paris ! — Mais, qu'est-ce que les *Loges* ? vas-tu me demander. Aussi commencerai-je par te raconter

l'origine de cette fête, et pour cela, il me faudra remonter un peu haut. Sache donc que cette belle forêt de Saint-Germain si charmante aujourd'hui, avec son parterre de fleurs et ses longues allées sillonnées de brillants équipages, était une des régions les plus impénétrables de ces bois qui couvraient tout le nord de la Gaule. Les Druides s'y livraient aux plus redoutables cérémonies de

leur culte, et la terreur était si grande, qu'au neuvième siècle encore, les hordes normandes, qui étaient l'effroi de toute l'Europe, ne s'aventuraient pas dans les profondeurs de cette forêt, et la contournaient pour venir mettre le siège devant Paris.

Ce fut deux siècles plus tard, en 1021, que Robert le Pieux fit construire dans la forêt un pavillon : rendez-vous de chasse ou saint pèlerinage, car les chroniques rapportent qu'il y existait déjà un petit oratoire consacré à Saint-Fiacre. Quant au mot des *Loges*, quelques historiens l'attribuent aux loges destinées à garder les chiens et les oiseaux de proie dont on se servait pour la chasse au moyen âge ; d'autres le font venir des cabanes établies par les bûcherons sous la protection de la chapelle.

Ce qu'il y a de certain, c'est que plus tard, il y eut en cet endroit une habitation royale où venaient souvent se reposer les successeurs de Robert, et qu'en 1615 il ne restait plus que des ruines où René Puissant, un des serviteurs les plus dévoués de Henri IV, se retira pour finir saintement ses jours. Cependant Louis XIII n'oublia pas l'ami du feu roi et la fréquence de ses visites au vieux château des Loges, mit cette promenade à la mode pour le beau monde de la cour.

D'autres religieux imitèrent René et vinrent se joindre à lui dans cette paisible retraite ; ce fut alors que les Augustins eurent l'idée de construire une église en ce lieu, et Anne d'Autriche, en reconnaissance de la naissance de son fils et de la victoire de Rocroy, voulut elle-même poser la première pierre du nouvel édifice.

Vers le même temps, le pape Innocent X accorda de grandes indulgences à tous ceux qui se rendraient à la chapelle de Saint-Fiacre ; mais la véritable origine de la fête des Loges est due au curé de Saint-Germain, qui ordonna une grande procession annuelle, le jour de la fête de saint Fiacre.

Avec le temps et les événements, les usages changèrent et le pieux pèlerinage cessa tout à fait. Quant aux Loges, après bien des destinations diverses, le gouvernement racheta en 1811 les bâtiments et les dépendances du couvent ; une maison d'éducation y fut établie pour des filles de militaires décorés de la Légion d'honneur, et prit le titre qu'elle porte encore aujourd'hui de Succursale de cette Maison Impériale de Saint-Denis, dont la première pensée vient de nous être racontée avec tant de détails intéressants par madame Ribbecourt.

Mais, revenons à notre fête des Loges de l'an de grâce 1833, et pour te faire une idée de ce coup d'œil aussi pittoresque qu'original, représente-toi une longue avenue de beaux arbres réunis entre eux d'un côté à l'autre

de l'allée par des guirlandes ornées de fleurs, de feuillages, de drapeaux. Au soir, ce sont autant de cordons de feu en verres de couleur, et au bout de la route, au-dessus d'un portique, une immense croix de la Légion d'honneur également en verres de couleurs. — Là commence la fête ; c'est comme une ville de tentes avec ses rues et ses places, — rues bordées de boutiques, et places couvertes de jeux de bagues, de loteries, de théâtres, d'escamoteurs, le tout à grand renfort de grosses caisses et de musiques de toutes sortes. — Dans les tentes, ce sont des bals, des cafés, des restaurateurs, et ici est le côté le plus pittoresque de la fête : au milieu des taillis, pétillent des feux qu'on alimente avec des troncs d'arbres entiers, et devant ces brasiers tournent trois ou quatre étages de broches gigantesques, surchargées d'une série de poulets et de gigots.

Ce n'est qu'assez avant dans la nuit que peu à peu les feux s'éteignent, que le silence se rétablit, et que la foule, s'embarquant comme elle peut dans les voitures, les omnibuses, les charrettes, les véhicules de toutes façons, regagne lentement la ville à travers les avenues de la forêt.

Je crois bien que voilà la dernière fois que je te parlerai cette année de plaisirs champêtres. En attendant que nous reprénions notre causerie de la vie parisienne, je vais t'expliquer les patrons et les petits ouvrages que tu trouveras sur notre planche.

N° 1, Col forme mousquetaire, dont le genre tout nouveau te plaira, j'en suis sûre, car il est simple et distingué ; coupe deux morceaux de nanzouk ou de jaconas très-léger, prépare-les comme si tu voulais faire ce que nous appelions autrefois les *cols papier* ; sur l'un des morceaux, dessine ce joli petit semé que je t'envoie, ensuite joins les deux morceaux d'étoffe, fais tout autour deux rangs de piqure et fais ta broderie au plumetis, prenant par conséquent tes deux doubles ; si tu brodais seulement celui du dessus, tu risquerais fort que ta doublure fit des plis, car la broderie, quelque bien qu'on l'exécute, ne peut éviter de tirailler un peu l'étoffe ; bien entendu que tu peux, selon ton caprice, varier la forme et le dessin de ce col.

2, Manchette assortie au col ; ces manchettes se montent sur poignet brisé, qui à son tour s'adapte à une manche bouillon pas très-large, et se ferment par des boutons doubles en fantaisie.

3, Bande pour application que tu m'as demandée ; M. Gilet me semble avoir bien saisi ta pensée ; si tu trouvais cette bande un peu haute, tu pourrais, sans rien enlever à la grâce du dessin, supprimer la petite

branche du dessus; le col va suivre de près cette garniture; tu remarqueras que l'endroit des jours t'est indiqué.

4, Feston pour rideaux de mousseline; aucun ornement n'est plus gracieux et de meilleur goût pour les rideaux de vitres et même pour ceux des fenêtres (lorsque le travail n'effraye pas).

5, Modèle d'une chemisette, dont la garniture en mousseline brodée a un nœud de ruban très-étroit dans chaque creux des dents qui sont assez aiguës.

6, Manche dont le bas est orné de plusieurs rangs de bouillonnés séparés par un entre-deux; un volant de mousseline brodée retombe sur la main.

7, Manche en mousseline brodée : de chaque côté du bras, est un triangle de broderie entouré d'un ruban; autour de ce triangle, passant sur le bras, est un volant brodé, bordé d'une dentelle (ce qui, à mon avis, serait pour nous du superflu); deux nœuds de ruban sont placés de chaque côté sur le bras, et un autre à l'endroit où les rubans se rejoignent sous la manche.

8, Garniture au plumetis pour fichu paysanne.

9, Benoîte au plumetis.

10, Berthe gothique facile.

11, Nancy, point de rose.

12, J. P. R. point de rose.

13, S. C. R. plumetis ou feston.

14, E. B. sont les lettres que tu m'as demandées pour aller avec un mouchoir grappes de raisins.

15, W. K. broderie anglaise ou pois.

16, C. S. feuille de rose.

17, C. D. plumetis ou feston simple.

18, Dessous de lampe à arceaux en chenille; la carcasse se vend chez M. Marie Soudant 1 fr. 50 cent. la paire; il faut ensuite 4 fr. de chenille; tu vois que c'est un petit ouvrage peu coûteux; sa confection est très-facile, tu n'as qu'à entourer rang par rang tous tes petits arceaux avec ta chenille dont tu auras deux nuances, ayant soin de placer la plus foncée dans le bas; pour les petites fleurs qui sont dans l'intervalle des arceaux, il faut de la chenille laitonnée, peu importe la couleur, cela dépend de ton goût; pour les faire, tourne cinq fois la chenille à chaque pétale, puis tu poses dans le milieu des pistils jaunes, et tu consolides ta fleur en l'entourant en dessous d'une soie dédoublée; une fois le dessous de lampe terminé, on colle cette fleur à l'aide d'un peu de colle délayée dans de l'eau; pour monter ce dessous de lampe, tu sais t'y prendre, car je te l'ai expliqué il n'y a pas longtemps; tu n'as donc qu'à recouvrir le dessus de ton rond de carton avec de la soie, et le dessous

avec de la percaline. Enfin l'on attache ce fond au rond de chenille.

Ici finit la petite édition.

19, Dessin d'écran avec couronne et chiffre pour devant de cheminée; il peut se faire en velours, en moire antique, en soie unie, en drap et en cuir, la broderie en soie peut être ou couleur sur couleur, ou d'une couleur tranchante, ou de plusieurs nuances; ce dessin, qui se fait au passé, doit être bien bourré; cela te rendra ce petit travail beaucoup plus facile.

20, Marguerite (plumetis) entouré de fleurs du même nom; effeuille-les en songeant à moi, et tu verras ce qu'elles te répondront.

21, J. C. brodées au cordonnet fin.

22, Couronne de marquise, avec ruban contenant le nom de Léontine.

23, Marie, broderie anglaise.

24, C. G. point de rose ou œillets.

25, Claire, au plumetis fendu.

26, Joséphine, feston, ou plumetis facile.

27, Canezou pour petite fille; ce canezou, montant et à manches longues, est destiné à remplacer ceux décolletés qui ne sont réellement plus de saison, si ce n'est pour la maison; cette même forme pourrait se faire en jaconas, les basques et les revers seraient ornés de garnitures anglaises.

28, La moitié du dos d'une veste d'automne; tu vois l'effet de cette veste sur l'une de nos jeunes filles assises autour de la table et à laquelle nous irons tout à l'heure faire une petite visite; ces vestes, qui se mettent aussi bien avec que sans corsages de robes, car elles ne sont pas tout à fait serrées à la taille, se font généralement en taffetas; celle de la gravure est entourée d'une guipure de velours, sous laquelle se trouve un transparent; si tu la voulais plus simple, tu n'aurais qu'à la border d'un effilé, ou d'un de ces larges galons sur lesquels il y a une grecque brodée en soie de couleur tranchante; pour jeunes femmes, ces petites vestes se garnissent d'une dentelle un peu haute, ou bien d'une quantité de très-petites que l'on pose en guise de ruche : c'est moussé et très-élégant; si l'on veut rendre ces vestes tout à fait hiver, il faut les faire en velours et les border de fourrure : velours bleu ou vert, avec une bande d'hermine tout autour, c'est charmant; pour nous, ce qui est tout à fait à notre portée, c'est de faire une de ces vestes en taffetas, mais bordée alors par une bande de peluche haute de 10 centimètres; tu sais que l'on en trouve dans toutes les couleurs; pour faire cette veste, il faut 2 mètres 50 centimètres de taffetas, à 5 fr. 50 cent. ou 6 fr. le mètre, et 2 mètres de peluche à 5 fr. ou 5 fr. 50 cent. le mètre; quant à la façon,

je n'en parle pas, puisqu'il est convenu que nous faisons tout cela nous-mêmes.

29, Petit côté de la veste.

30, Devant : il se trouve un peu ouvert, mais rien n'est plus facile que de le fermer si tu le préfères.

31, Manche; la pince qui se trouve dans le bas est nécessaire si tu dois placer un revers, soit en peluche, soit autrement; tu pourrais aussi la laisser ouverte jusqu'à la saignée, ce qui te donnerait plus de facilité pour la passer lorsque tu aurais en dessous les manches de ta robe; bien entendu que dans ce cas, tu devrais continuer ton ornement tout autour de l'ouverture.

32, 33, 34, Trois bouillons pour faire des manches de robe; le premier, qui est le plus grand, se place à l'entournure du corsage, l'ampleur du haut et du bas doit être contenue dans un petit poignet ou bracelet; les entailles l'indiquent où l'ampleur doit commencer; si le corsage est en mousseline brodée, ce poignet ou bracelet sera formé d'un entre-deux brodé; si c'était de la mousseline unie, on pourrait remplacer l'entre-deux par un bouillonné dans lequel on passerait un ruban; pour les jeunes femmes qui feront ces manches à leurs robes, elles pourront séparer chaque bouillon par un agrément pareil à celui de la robe, mais plus petit; ces manches ne sont pas plus longues que les autres, et la sous-manche en peut être, ou de forme bretonne, ou duchesse, ou bien un bouillon.

35, 36 et 37, Bracelets ou petits poignets des bouillons.

38, Effet de cette manche une fois montée; le petit trait qui se trouve près des fronces de l'entournure t'indique la place où il faut passer un second fil, afin que les fronces étant contenues, le bouillon ne puisse se relever plus haut que l'épaule, ce qui sera peu gracieux.

39, Bonnet composé de valenciennne et d'entre-deux. Dans le fond de ce bonnet et au milieu, se trouve placé un nœud d'où partent quatre entre-deux brodés et garnis de dentelle; ils viennent se terminer sur la dentelle qui forme le tour de la tête. Dans l'intervalle laissé par les quatre entre-deux, sont placés des nœuds de ruban; celui placé par derrière a des bouts flottants sur le cou; un autre rang de dentelle froncée passe sur le front et vient sur les côtés; ces deux rangs de dentelle sont séparés par des coques de rubans; les côtés de la figure sont aussi garnis de coques de larges rubans entremêlés de plus petits rubans, dont les bouts sont flottants; tous les nœuds de ce bonnet sont faits avec des rubans de deux couleurs.

40, Berthe en dentelle; cette Berthe est composée de trois rangs superposés, sous

chacune de ces rangées de dentelle est posé à plat un ruban rose qui forme transparent. Ces rubans se croisent sur le milieu de la poitrine, de manière à ce que de chaque côté les trois bouts retombent l'un sur l'autre en inégale grandeur, celui du haut est le plus petit, le second un peu plus long, et le troisième se prolonge assez pour retomber un peu sur la jupe; au haut de cette Berthe une très-petite dentelle est froncée et forme la tête.

41, Bonnet composé également d'entre-deux et de valenciennne; celui-ci est à fond rond et il est formé par des dentelles et des entre-deux placés alternativement et tournant en colimaçon; deux rangs de dentelles partent du dernier entre-deux et sont séparés par des coques de rubans; sur les côtés des nœuds à bouts flottants, par derrière un nœud à bout cache l'endroit où viennent se réunir les différents entre-deux qui forment le fond de bonnet; brides de larges rubans.

42, Petite pochette pour l'ouvrage, composée de paille et de laines de différentes couleurs formant des carreaux; après avoir coupé le modèle de la pochette, commence un des carreaux comme si tu voulais faire un petit point, c'est-à-dire ne prenant qu'un fil et en biais; continue ainsi jusqu'à ce que tu arrives au nombre de huit fils; alors, tu vas en diminuant et tu termines comme tu as commencé par un fil; ce carreau fini laisse, entre ce carreau et l'autre, une séparation de huit fils; ce vide sera rempli par une paille qui aura cette largeur et que tu coudras dessus; tu n'auras pour cela qu'à la retenir par les bords, mais je t'engage à ne poser cette paille que lorsque tu auras terminé le reste; c'est bien plus commode. Tu feras tes carreaux de différentes couleurs. La pochette qui m'a servi de modèle et dont madame Marie Soudant, toujours obligeante et gracieuse lorsqu'il s'agit de notre journal, a bien voulu me donner l'explication, était composée de carreaux rouges, verts et bleus, le tout contrarié par les carreaux de paille qui sont eux-mêmes couverts par une laine noire posée en *Croix de Malte*; cette laine, qui est croisée, est retenue dans le milieu par une autre laine d'une couleur tranchante. Quant à la monture, rien de plus simple : tu plies ton ouvrage de façon à ce que ta patte reste rabattue, tu la doubles de satin ou de toute autre soie, tu caches ta couture, ou par une petite ganse, ou par un ruban ruché; ensuite tu fais une bride et tu poses un bouton; si mieux tu aimes, place un ruban que tu tournerais autour; mais ce ruban qui, au bout de deux jours, fait la corde n'a rien de très-joli; pour l'exécution, tu vois que cet ouvrage est facile. Quant aux fournitures, il te faut un petit

écheveau de chaque couleur de laine, 3 mètres de paille à 15 cent. le mètre, 25 centimètres de canevas uni du n° 22, et 50 centimètres de gros cordonnet ou ganse, pour mettre sur la couture. Au magasin de la Religieuse, cette monture coûte 1 fr.

43, Bonnet en dentelles; sur le sommet de la tête est une pointe en taffetas recouvert de petits galons en velours festonnés.

44, Pelisse en mousseline brochée, objet qui n'est plus de saison, mais ce modèle peut servir aux jeunes femmes, qui pourront le faire en taffetas, remplaçant les volants de mousseline brodée par des volants de dentelle noire. On peut aussi mettre un large velours au-dessus de chaque dentelle.

45, Guimpe en mousseline ornée de dentelle et de ruban.

Il me reste maintenant à te présenter nos deux gravures. Or, je commence par droit d'aînesse, et je viens surprendre ces quatre jeunes filles absorbées par la lecture du Journal des Demeiselles: celle qui a un chapeau paraît vouloir partir, examinons-la vite avant qu'elle ne nous échappe; son manteau est en drap forme l'alma, mais très-court, des rubans écossais sont posés dans toute la longueur, il y en a onze; il faut pour cette garniture de 8 à 9 mètres de rubans ou de velours, car l'une et l'autre de ces garnitures se font également; col en mousseline brodée; chapeau de taffetas bouillonné, les rubans du dessus viennent rejoindre les nœuds placés sous la passe. Celle qui est assise à sa gauche, et qui semble tout oreille à ce que disent ses compagnes, a une robe en foulard, une chemisette suisse, manches bouillon avec entredeux et garniture tombant sur la main, un petit cœur en turquoise suspendu à un velours est son seul bijou; sa coiffure est en ruban uni n° 5, trois rouleaux traversent la tête et retiennent les nœuds placés de chaque côté. Quant à la petite propriétaire de la veste dont je t'ai donné tous les détails, sa robe est en popeline à carreaux satinés, corsage montant fermé par des boutons en pierre de fantaisie lilas, col droit et nœud de ruban, cheveux à racines droites, coiffure en ruban de taffetas avec liséré de velours, les nœuds des côtés sont reliés entre eux par une petite fanchon toute ronde en dentelle noire. Nous n'avons plus maintenant qu'à examiner cette grande et belle jeune fille appuyée sur son fauteuil; elle porte une robe de soie, jupe unie et corsage montant avec un large velours croisé sur la poitrine et venant se perdre dans les plis de la jupe, ce velours est bordé jusqu'à la ceinture par une petite dentelle; manches fendues et ornées d'une bande de velours, d'une dentelle et d'un nœud de velours, col en dentelle de Venise,

nœud de velours, et manches bouillon avec poignet brodé; mouchoir de batiste à festons; coiffure à la Valois avec boucle tombant dans le cou, un chou formé par des dentelles noires est posé de chaque côté un peu en arrière de la boucle de cheveux; ils sont fixés par un velours qui passe sur le sommet de la tête.

Laissons là nos demoiselles auxquelles nous n'avons plus rien à demander, et allons voir le célèbre Guignol qui se livre à ses joyeuses évolutions... les petits spectateurs ont des toilettes qui méritent d'être examinées en détail: la petite fille portant un ballon dans l'une de ses mains, a une robe de mousseline avec deux volants brodés; ces volants forment tablier et sont relevés par un bouillon dans lequel on a passé un ruban; le corsage, qui semble très-ouvert, ne l'est cependant pas beaucoup, puisque la pièce sur laquelle sont placés les rubans en fait partie; les basques non coupées sont ornées d'une garniture et d'un bouillonné, ce qui fait sur la jupe l'effet d'un troisième volant; des nœuds tombants se retrouvent sur le corsage, sur la jupe, et de chaque côté des épaules. La même broderie que celle de la robe borde le pantalon. L'autre petite fille assise à son côté porte une robe écossaise, un corsage de velours fermé par des brandebourgs; les manches mousquetaires ont également des brandebourgs; sous-manches en mousseline unie; col forme François 1^{er}; ses cheveux légèrement relevés, partagés par le milieu et réunis en tresse, sont roulés de chaque côté des joues. Enfin la dernière petite personne à gauche a une robe à volants à disposition, une pelisse de velours avec un bord de plumes, et un chapeau orné de velours et de ruban. Quant à notre Écossais, je te l'abandonne; tu sais aussi bien que moi de quoi se compose ce costume traditionnel. Le jeune homme placé derrière lui, et qui me semble être la personne la plus sérieuse de cette respectable assemblée, porte une veste de drap avec revers de velours brodés en soutache; la jonction du velours au drap est cachée par une rangée de boutons en passementerie, gilet en piqué, cravate de taffetas et chapeau de soie. Le petit garçon qui s'est hissé sur une chaise pour ne rien perdre du spectacle, porte une blouse ou veste avec jupe, comme tu l'aimeras le mieux; elles sont l'une et l'autre décorées par de petites pattes en velours fixées dans le bas par un bouton; guêtres en drap, et casquette de velours.

C'est une série de nouveautés et de surprises, vas-tu dire... en effet, après le bouquet de fleurs que tu as reçu avec le dernier numéro, voici aujourd'hui une petite planche composée d'ouvrages en applications de

cuirs et à laquelle tu ne t'attendais pas non plus.

Ces petits ouvrages tout nouveaux sont, comme je viens de te le dire, des applications de cuirs de différentes couleurs ; tu commences par dessiner le morceau de cuir qui sert de fond à l'objet que tu veux faire, et puis avec un bon canif tu découpes les endroits que tu veux remplacer par une autre couleur. Les morceaux destinés à remplir ce vide seront dessinés séparément ; tu les joindras au fond par un point très-petit, c'est-à-dire que tu prendras très-peu de cuir, et que ce point sera fait avec de la soie bien fine. Une fois les applications terminées, tu bâtis ton ouvrage sur un morceau de calicot assez fort, tu le montes ensuite sur un métier et tu couds ta soutache d'or ; on pourrait aussi faire ce travail à la main, mais c'est toujours moins uni, et le cuir peut prendre de mauvais plis. Ces applications se font également drap sur drap, velours sur velours, ou bien encore en mélangeant l'une ou l'autre de ces étoffes avec du satin.

A est un porte-lettres.

B, petite pochette. Les petits points noirs posés entre les deux soutaches d'or, te re-

présentent une rangée de perles. On peut également employer des perles d'acier, de grenat, de jais, de turquoises de toutes fantaisies en un mot.

C, porte-billet, petit carnet, ou porte-cigare (si l'on veut exécuter le dessin pour un porte-cigare, il n'y a qu'à laisser plus de fond de cuir uni).

D, porte-monnaie.

Il ne me reste plus qu'à te donner le mot du dernier rébus : *Silence, Prudence, Prudence est science.*

Je n'ose t'en donner une explication, et c'est vraiment par acquit de conscience que je te montrerai les six lances qui tiennent les deux pages, *PRU* qui danse tandis qu'à côté de lui un autre *PRU* danse et scie une anse.

Maintenant, je te laisse avec tous ces modèles, pour ne plus songer qu'à t'en envoyer de nouveaux pour le mois prochain. — Les plus charmants et les plus nouveaux dans cette saison, toujours si fertile en créations de tous genres ; cela va sans dire. Je ne te demande en retour qu'un de ces gracieux sourires qui me prouvent que j'ai réussi à te plaire ; c'est là, tu le sais, que tendent tous mes désirs. Je te serre la main. E. E.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie de M^{me} V^e Dondé-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.